

LA REVUE DOMINICAINE



R. P. M.-A. LAMARCHE, O.P., "La Vie Intellectuelle".

R. P. Gonzalve PROULX, O.P., Le protestantisme de l'Asie.

Abbé Olivier MAURALT, P.S.S., Le 75e anniversaire de Toutes-Grâces.

Abbé Joseph-M. MELANÇON, Mère Marie-Rose.—IV.

R. P. Ignace DRAIME, O.P., L'indifférence des croyants.—VI.

LE SENS DES FAITS.—Une visite de M. Gilson, par le R. P. Th.-M. LAMARCHE.
— Les Fêtes de N.-D. de Grâce, par le R. P. M.-A. LAMARCHE. — Activités
des Cercles, par le R. P. LEDUC. — Futures écoles. — Nouvelles diverses,
par Fra DOMENICO.

L'ESPRIT DES LIVRES.—Marie Sylvia: *Vers le Vrai* (J.-M. M.). — Table des
Matières, année 1928. — Accusé de réception. — Calendriers.

ADMINISTRATION

SAINT - HYACINTHE

REDACTION

MONTREAL (N.-D. de Grâce)

LA REVUE DOMINICAINE

Publiée mensuellement

Directeur : R. P. M.-A. LAMARCHE, O.P.

ABONNEMENTS (payables d'avance)

Au Canada: \$2.00 — A l'étranger: \$2.25

Avec le "Rosaire pour tous", 25 sous en plus par an.

La Revue Dominicaine publie des articles de vulgarisation touchant les Ecritures, la théologie, l'apologétique ou le droit canon, et même des études de philosophie, de littérature, de sociologie ou d'histoire, pourvu que la religion ou la morale y soit concernée.

La Revue Dominicaine n'a pas de spécialité proprement dite dans le domaine religieux, mais elle accorde une attention particulière aux questions d'apologétique et aux problèmes de société, envisagés surtout au point de vue canadien.

La Revue Dominicaine publie des recensions et diverses chroniques, en s'attachant moins au récit des faits et à l'analyse des ouvrages qu'à leur signification d'ensemble.

La Revue Dominicaine ne sera pas responsable des écrits des collaborateurs étrangers à l'Ordre de Saint-Dominique.

Prière d'adresser les communications littéraires: manuscrits, volumes, etc., au R. P. Antonio Lamarche, 153, Avenue Notre-Dame de Grâce, Montréal; et les communications administratives: abonnements, annonces, etc., au R. P. Jean Bacon, Saint-Hyacinthe.

Nous publierons en janvier:

...Et le Paradis à la fin de vos jours,

par le R. P. M.-A. Lamarche, O.P.

Un article du R. P. Raymond-M. Voyer, O.P.

“ LA VIE INTELLECTUELLE ”

Avec octobre nous est arrivé le premier numéro de *La Vie Intellectuelle*, organe d'apostolat doctrinal fondé à Juvisy, près Paris, par les RR. PP. Vincent Bernadot et Etienne Lajeunie, O.P., écrivains bien connus des lecteurs de *La Vie Spirituelle*. Le succès inouï de cette dernière publication devait les conduire à adopter pour le nouveau périodique, d'objet pourtant si différent, un ton, une allure, voire une disposition de format qui s'en rapprochât sensiblement. De fait, le prospectus demande aux écrivains de *La Vie Intellectuelle* de faire leurs exposés doctrinaux “d'une manière sérieuse, substantielle, mais simple, pratique, et en les rattachant autant que possible aux problèmes qui agitent la société contemporaine.” Leurs chroniques devront viser à rendre ce qu'il y a de plus vivant, de plus fécond dans le mouvement des idées et de plus significatif dans la succession des faits, “permettant ainsi de grouper les réflexions autour d'un thème central, sans obliger à tout dire.”

Pareilles directives semblent bien de nature à favoriser le but de la Revue qui est de renseigner l'élite en général sur les principaux points de doctrine catholique et les principales manifestations de la vie religieuse, sociale, artistique même, tant en France qu'à l'étranger. Pour cela il importe de ne garder d'une méthode et d'un vocabulaire techniques, que ce qui demeure indispensable à la justesse d'une démonstration. Du reste, la plupart des nouveaux livres, ainsi que les périodiques de création récente, rejettent l'appareil scientifique, les trop nombreuses citations et références, les graphiques,

les pièces originales, etc., laissant cet accessoire aux revues spéciales et aux grands ouvrages d'enseignement. On fait confiance au savant réputé honnête. On lui permet de dissimuler ses sources, pourvu qu'on le sente prêt à les exhiber sur demande.

La première équipe de collaborateurs paraît s'être pliée sans effort à cette sage discipline. Ce qui n'a pas empêché le Père Lagrange d'écrire sur La divinité de Jésus des pages épurées, pleines de saveur, où telle sentence implique des années de recherche et un prodigieux amas d'érudition; ni M. Jacques Maritain de nous exposer au long et au large, mais surtout en profondeur ses vues sur S. Thomas et l'unité de la culture chrétienne; ni le Père Rabeau, de l'Oratoire, d'élucider à propos du Bolchévisme l'unique point de vue qui nous intéresse encore, son aspect philosophique. D'autres écrivains notoires, à commencer par les hôtes de la nouvelle Maison, puis le R. P. Delos, O.P., et MM. G. Goyau, R. Eschweiler, A. Forest, R. Dalbiez, J. Danel et M. Vincent remplissent de façon compétente les autres rubriques. Et la contribution d'ensemble offre un aspect sévère, mais singulièrement prenant.

On doit féliciter la Rédaction du soin qu'elle met à présenter une aussi riche matière, couvrant près de deux cents pages, d'une façon strictement logique ou peu s'en faut. D'aucuns remarqueront un léger flottement dû au manque d'opposition dans les cadres, — alors que La Vie Spirituelle avait atteint sa formule du premier coup. Le contraire serait plutôt surprenant dans la revue qui vient de se tailler un domaine aussi universel que le franc catholicisme dont elle se prévaut. Jusqu'aux Missions qui y recevront une attention spéciale, et déjà M. Georges Goyau nous les montre succédant aux Croisades dans

l'idée de S. Louis et des premiers apôtres franciscains et dominicains.

Enfin, si l'on songe que le service mensuel de la Revue sera fourni à l'étranger pour la modique somme de quarante francs par an, et que la collaboration externe y sera largement rétribuée, on est forcé d'admettre qu'il s'agit là, non d'une affaire bien montée, comme on dit de nos jours, pas même d'une affaire, mais d'une entreprise de zèle exigeant des promoteurs le plus persévérant travail uni à la plus surnaturelle abnégation.¹

M.-A. LAMARCHE, O.P.



LE PROTESTANTISME DE L'ASIE

Le protestantisme s'implante partout et la grande influence qu'il exerce sur la race jaune justifierait bien un article sur le protestantisme *en* Asie.

D'autre part, il existe ici une religion qui ressemble fort au protestantisme. Le Bouddhisme avec ses sectes si nombreuses, avec sa manière spéciale de s'adapter aux différents peuples, avec son organisation hiérarchique et liturgique qui a fait dévier la pensée du fondateur, cet ensemble de faits nous donne raison d'affirmer que le Bouddhisme, c'est le protestantisme *de* l'Asie.

Les nombreuses sectes bouddhistes, point de rapprochement principal avec le protestantisme, voilà un fait qui

1.—On est prié d'adresser toute correspondance concernant la Revue à M. le Directeur de La Vie Intellectuelle, 35, Avenue de la Cour de France, Juvisy (Seine-et-Oise). — Les abonnements partent d'octobre, de janvier, d'avril ou de juillet.

n'est pas toujours facile de constater; mais il saute aux yeux, par exemple, que les cérémonies funèbres ne s'exécutent pas de la même manière chez les Bouddhistes de l'Indo-Chine et chez ceux de Formose ou du Japon. Là, force tam-tam, et ici, silence de règle; là, le cadavre est allongé dans un coffre de bois incorruptible que l'on dépose en terre, tandis qu'ici il est replié et ficelé dans une fragile barrique qui est vite consumée au four crématoire. Il y a donc Bouddhisme et Bouddhisme. Mais oui, et si bien que l'auteur d'une publication récente: *Buddhism in Japan*, énumère jusqu'à douze sectes bouddhistes, pour le Japon seulement.¹

Les croyances de chacune de ces sectes accusent des différences profondes, peu intéressantes cependant pour qui n'en fait pas une spécialité. C'est à peu près comme dans le protestantisme entre Anglicans, Méthodistes, Quakers, etc. Tous veulent être protestants authentiques par le retour au pur évangile et le libre examen, mais ils tiennent encore plus à ce qui les distingue des autres, c'est fatal. Tels sont les bouddhistes, ils s'occupent peu des sentences du sage Fondateur, mais ils tiennent beaucoup à leur liturgie propre et à leurs insignes. Ce sont les protestants de l'Asie.

Ils le sont encore par leur manière spéciale d'adapter la religion bouddhique à la mentalité des différents peuples, Indiens et Cambodgiens, Chinois et Japonais, etc. Je veux dire que, comme les protestants, les Bouddhistes procèdent par la modification et surtout par la réduction du credo primitif, mis à part les points fondamentaux, et encore.

1.—Rev. R. C. Armstrong, "Buddhism in Japan". MacMillan, New-York, 1927, page 96.

Ici le point fondamental, le principe premier du Bouddhisme, c'est la nécessité qu'il y a pour tous de se perdre dans quelque chose de plus grand que soi-même. Partant de ce fait que la cause de toutes les misères de la vie c'est notre insatiable égoïsme, Çakya-Muni, ou mieux Gautama, (comme il faudrait dire, paraît-il), pose cette première conséquence qu'il faut se dépouiller du désir personnel sous toutes ses formes. Or ces formes du désir personnel sont la sensualité, l'immortalité personnelle, la richesse. Il faut donc que l'homme maîtrise ces désirs, qu'il cesse de vivre pour lui-même s'il veut arriver à la sérénité parfaite. A celui qui a le courage de poser et de maintenir ces conditions de vie le philosophe Çakya-Muni promet l'entrée dans la plus haute sagesse, dans la grande sérénité de l'âme qui est le Nirvana.

Tel est le point fondamental du Bouddhisme, et chacune des sectes le conserve jalousement, paraît-il. Quant au reste : adoration des forces de la nature ou des ancêtres mythiques, transmigration des âmes, prescriptions morales et rituelles, etc., c'est le grand tout dans lequel chacune des sectes puise son élément spécifique pour mieux s'adapter aux différents peuples.

Ainsi au Japon, le Bouddhisme ne pouvait s'introduire qu'en tenant compte de la religion existante, le Shintoïsme, (la voie des dieux), car, comme le fait remarquer M. Genchi Kato, le Shintoïsme est essentiellement une religion nationale, comme l'était le pur judaïsme du temps des prophètes.² Ici les dieux à qui l'on rend un culte, ce sont d'abord les forces de la nature personnifiées, mais ce sont avant tout les ancêtres mythiques ou réels de la famille impériale et par conséquent

2.—Genchi Kato, *The Religion of the Japanese nation*. Tokio, 1926, page 211.

les ancêtres de toute la grande famille japonaise. Il est sûr, en tout cas, que ces dieux ne s'occupent pas du tout du reste des hommes; ils ont été fabriqués par l'esprit japonais pour les Japonais. De ce fait, le Shintoïsme n'est pas une religion propagandiste ou universaliste, et par contre elle est essentiellement intolérante des autres cultes. C'est cette difficulté du nationalisme religieux au Japon que le Bouddhisme a dû vaincre pour s'y implanter. Et ce tour de force fut exécuté de main de maître par certains bonzes, représentants des sectes dites: Tendai et Shingon, au commencement du 9ème siècle. Il est vrai qu'ils prirent de grandes libertés avec la dogmatique bouddhique, mais ils présentèrent au peuple japonais, aux intellectuels d'abord, un syncrétisme shinto-bouddhique d'une belle apparence.

Le voici en deux lignes.

Pour ne pas blesser le sentiment national des Japonais, ils élevèrent au dessus du Bouddha des Chinois et au-dessus du Kami des Japonais le Grand Bouddha, l'Idéal, l'Absolu. Et ainsi le Bouddha historique devenait le représentant du grand Bouddha, pour l'Inde et la Chine, tout comme le Kami le représentait pour le Japon. Cette synthèse des divinités dans la création idéale d'un grand Bouddha supérieur semble avoir plu à l'esprit japonais. L'on fut sûrement sympathique à l'idée nouvelle, car nous pouvons suivre au cours du même siècle l'application du même procédé pour les divinités inférieures.³

Des hommes aussi conciliants en théologie dogmatique ne furent guère embarrassés par les questions de morale. Tout en prêchant les six perfections bouddhiques: la charité, la moralité, la patience, l'énergie, la contemplation et la sagesse, ils insistèrent très fort sur la sincé-

3.—G. Kato, *Idem*, pages 134-140.

rité du cœur et plus encore sur les purifications corporelles. C'était une nouvelle adaptation au milieu.

Ainsi, peut-on dire, bien que dans un abrégé trop court, le Bouddhisme s'implanta au Japon. Ce fut une adaptation impliquant une mutation substantielle des croyances. Et le mauvais exemple de la première heure étale aujourd'hui ses fruits en une douzaine de sectes bouddhistes.

C'est bien l'histoire du protestantisme d'Allemagne, d'Angleterre et de partout, il n'y a rien pour arrêter l'émiettement des sectes dès que le Credo d'une religion n'est plus intangible. Le Bouddhisme a fait cette expérience, et de ce fait, il mérite bien d'être appelé le protestantisme de l'Asie.

Il mérite encore ce nom à cause de la grande similitude qui existe entre l'organisation cultuelle qui a suivi et fait dévier la pensée des fondateurs du protestantisme et du Bouddhisme.

Chacun sait que Luther n'a pas eu l'intention d'organiser en face de l'Eglise visible de Rome une autre église visible, hiérarchique et adonnée aux œuvres. Non, telle ne fut pas sa pensée. Poussé par sa nature passionnée à conclure contre l'existence de la liberté humaine, les bonnes œuvres à ses yeux perdaient du coup leur raison d'être; et d'autre part, comme il croyait avoir le droit d'affirmer que la vraie Epouse du Christ n'était pas l'Eglise visible ayant son centre à Rome, mais bien la grande société des âmes justes, il devenait inutile d'organiser des églises pour ses disciples. Le salut, l'union à Dieu, devait se faire par la foi, et plus précisément par la confiance amoureuse en la puissance du sang rédempteur qui couvre les péchés. En outre, la parole de Dieu, l'Ecriture-Sainte, devait être entre les

maines de tous, le stimulant de la piété. Tel a été le rêve de Luther, déchu et révolté. Et les historiens du protestantisme, Christiani en particulier, attirent l'attention sur ce point que Luther fut fort contrarié de voir sa réforme s'organiser en réunions cultuelles, en églises visibles, soumises à l'administration gouvernementale. L'on avait fait dévier sa pensée.

Il arriva quelque chose de semblable au fondateur du Bouddhisme.

Le personnage qui a incarné le Bouddha historique est ordinairement appelé Çakya-Muni, — quelques-uns corrigent et tiennent à écrire Gautama.⁴ L'on s'accorde à dire cependant qu'il ne fut pas un Mahomet sortant du désert et se proclamant le prophète du Tout-Puissant. Non, pas du tout. Joyeux vivant jusqu'à la trentaine, il devint pessimiste dans la suite. Il renonce donc au monde, s'enfonce dans le désert et se livre à la méditation. L'esprit de sagesse finit par descendre sur lui, et il comprend que c'est l'égoïsme qui est la cause de toutes les souffrances. Il en revient alors au principe de la vie simple: le bonheur par la suppression des besoins ou des désirs. Supprimer les désirs, s'absorber dans le grand tout qu'est la nature, acquérir ainsi la sérénité de l'âme ou entrer dans le Nirvana: telle est la leçon de bonne philosophie que Çakya-Muni se mit à prêcher, tout comme vers la même époque, Socrate et Platon émettaient des sentences bienfaisantes dans le monde occidental.

Mais, poussés par le besoin de merveilleux et par la fièvre de la propagande, les disciples de Bouddha firent descendre sur leur maître une sagesse toute céleste, alors

4.—H. G. Wells: "Esquisse de l'histoire universelle". Paris, 1925, page 189.

que celui-ci reposait sous un arbre géant. C'était bel et bien une révélation qu'il avait eue. Le branle était donné, et l'on se mit à broder la légende que l'on connaît, convulsion des éléments à l'heure de sa naissance, etc. Il en fut de même pour sa doctrine. Toute une légende se constitua autour de Bouddha. On découvrit qu'il était un dieu, faisant partie d'une série d'êtres divins, qu'il y avait un immortel esprit de tous les Bouddhas, etc. Par suite, l'organisation d'un culte d'adoration pour le dieu Bouddha s'imposait. Et ainsi le Bouddhisme devenait une religion.

Le Thibet d'aujourd'hui est un pays tout-à-fait bouddhique. Pourtant si Çakya-Muni revenait sur terre il pourrait errer d'un bout à l'autre du Thibet et chercher en vain quelque trait qui rappelât son enseignement. Il trouverait, assis sur son trône, le dieu-roi, le Dalaï-Lama, le Bouddha vivant. A Lassa, il découvrirait un temple immense, peuplé de prêtres, d'abbés et de lamas, — lui qui n'avait construit que des huttes, — et sur un autel élevé, il contemplerait une énorme idole d'or, dont il apprendrait que le nom est Gautama Bouddha. Il assisterait aux services célébrés devant cette divinité : des cloches, de l'encens, des prosternations joueraient leur rôle dans cette étonnante cérémonie. A un moment donné on sonnerait une cloche et on élèverait un miroir, tandis que l'assistance tout entière, saisie de respect s'inclinerait encore plus bas...

A travers tout ce paysage bouddhique, Çakya-Muni pourrait voir de singulières petites machines, des petites roues mues par l'eau et par le vent, sur lesquelles sont inscrites de brèves prières. Chaque fois que ces machines se mettent en mouvement, se trouve dite une prière. Adressée à qui ? demanderait-il. En outre,

il apercevrait, un peu partout des mâts portant de forts beaux drapeaux de soie, avec cette inscription: Om Mani padme hum (le joyau est dans le lotus). Chaque fois que le vent fait claquer le drapeau, cela compte pour une prière, laquelle vaut toutes sortes de bienfaits au gentilhomme qui a offert le drapeau et au pays en général. Il verrait encore des équipes d'ouvriers, au service des âmes pieuses, parcourir la contrée, gravant dans la pierre la précieuse formule du drapeau. Voilà ce que verrait Çakya-Muni, voilà ce que le monde aurait fait de sa religion. Sous tout ce clinquant aurait disparu la route qui conduit à la sérénité de l'âme, au Nirvana.

Et de même que Luther ne pouvait pardonner aux siens de chercher l'ombre des temples et la voix des pasteurs pour pratiquer, le retour au pur évangile, de même Çakya-Muni ne pourrait qu'être fort affligé de voir sa leçon de philosophie morale remplacée par le tam-tam, les fleurs artificielles et les bâtons d'encens des sacrifices bouddhiques.

Que conclure de cette similitude entre le Protestantisme de l'Europe et le Bouddhisme de l'Asie ?

Tout d'abord ce fait, que nous pouvons donner une réponse valable à ceux qui nous disent: que font donc les missionnaires catholiques au Japon ? Ils ont à lutter contre le sentiment national, c'est vrai, mais le Bouddhisme a rencontré la même difficulté, le protestantisme aussi, et pourtant le Bouddhisme a pénétré rapidement au Japon et le Protestantisme y fait aussi de grands progrès. Où est la part du Catholicisme ?

Oui, le Bouddhisme a pénétré rapidement au Japon, mais c'est en créant un nouveau panthéon dans lequel les dieux japonais furent mis à la place d'honneur. Et à

part cela, il faut remarquer que les bonzes prédicateurs étaient des chinois, des asiatiques de culture orientale supérieure et de mentalité japonaise. Ces deux facteurs expliquent leur succès.

Mais les Protestants, ce sont des Occidentaux, et ils ont aussi de beaux succès. Loin de moi la pensée de méconnaître le dévouement des ministres protestants missionnaires ni de nier leur réussite. Il y a cependant autre chose à considérer que le fait matériel de la statistique qui étale le grand nombre des conversions au protestantisme. Il y a d'abord ce fait que les missions protestantes ont à leur disposition de grosses sommes d'argent, et il faut en tenir compte quand l'œuvre chrétienne s'accomplit surtout par l'école, l'université et les hôpitaux. Cependant ce n'est pas une réponse adéquate, il faut la compléter par cette remarque : savoir, que les missions protestantes peuvent être facilement des missions japonaises et strictement japonaises, avec leur siège social, leur bureau-chef au Japon, tandis que nos missions ne peuvent pas être des missions catholiques japonaises, mais bien strictement des missions catholiques romaines. Or dépendre de l'Occident déplaît particulièrement au peuple japonais, et c'est cet acte héroïque d'humilité nationale que le missionnaire catholique doit exiger.

Il y a autre chose encore, la dogmatique protestante serait assez souple pour tolérer certaines pratiques particulièrement chères à la piété japonaise. Ce qui est sûr, en tout cas, c'est que les protestants n'exigent pas comme les missionnaires catholiques que, dans le cas d'un mariage entre païen et chrétien, la partie chrétienne s'engage à élever chrétiennement ses enfants. Un missionnaire bien au courant me disait : "S'il n'y avait pas cette

condition pour le mariage, que de jeunes filles nous pourrions baptiser."

Le missionnaire catholique rencontre donc des obstacles que ne rencontre pas le missionnaire protestant. Il peut y avoir des sectes protestantes japonaises et par contre c'est l'Eglise catholique *romaine* telle quelle qui doit s'implanter au Japon.

P. Gonzalve PROULX, O.P.

Hakodatè, Japon.

★

SERMON AU 75^e ANNIVERSAIRE DE TOUTES-GRACES

"*Ave Maria, gratia plena.*" — "Je vous salue, Marie, pleine de grâces."
— Paroles de l'archange Gabriel.

Eminence,

Mes Révérends Pères,

Mes chers frères,

Si le premier curé sulpicien de Notre-Dame de Toutes-Grâces pouvait revenir parmi nous, quel ne serait pas son ravissement ! Lui, qui n'avait pas de plus grand plaisir que d'embellir son église, de la pourvoir de riches ornements et de beaux tableaux, et de la faire admirer par ses hôtes de passage, il ne saurait réprimer sa joie, à la vue de tant de beautés accumulées par ses successeurs. Décoration brillante, fresques et vitraux, orgue et carillon, chapelles, bibliothèque, élégant campanile, ce temple, qui a tout juste soixante-quinze ans, possède déjà bien des richesses. D'autres que moi ont été chargés de vous entretenir de ces trésors ; le zélé religieux qui est votre pasteur a demandé au curé de la paroisse-mère de Notre-Dame de vous rappeler les origines sulpiciennes de votre paroisse et de vous faire en quelque sorte l'éloge de Saint-Sulpice.

Eminence, permettez que je réclame votre bénédiction, au moment d'entreprendre cette tâche, agréable à la vérité, mais périlleuse pour notre humilité.

La petite Compagnie, fondée par M. Olier, ressemble peu à l'Ordre séculaire que, avec tant d'autres princes de l'Eglise, vous illustrez de votre pourpre. Les deux instituts ont cependant quelques traits communs; je n'en veux retenir qu'un seul aujourd'hui: le culte de la Vierge Marie. Si saint Dominique, et ses fils après lui, ont été les grands propagateurs du Rosaire dans le peuple chrétien, M. Olier et Saint-Sulpice ont établi à demeure, dans le clergé, la dévotion à Marie. Ce lien de parenté, qui nous est très cher, a été encore affermi, en ces dernières années, par votre élévation à l'épiscopat d'abord, puis au cardinalat. Vous avez maintes fois manifesté votre estime pour notre humble société. Vous nous connaissez donc, Eminentissime Seigneur, et vous saurez, en m'écoutant, mettre au point les exagérations d'un fils de famille qui entreprend de louer sa maison.

* * *

Mes frères, vous n'ignorez pas que, jusqu'à la conquête anglaise et même bien au-delà, le Séminaire de Montréal, seigneur de l'île et de plusieurs côtes environnantes, chargé de plus des missions de toute la région, de Sorel au lac Ontario, avait la sollicitude du bien temporel et spirituel d'un peuple entier. Maintes paroisses, riveraines du grand fleuve, trouvent à leurs origines le dévouement des prêtres du Séminaire. A Montréal, de 1657 à 1820, leurs activités sont souveraines dans le domaine religieux, exception faite évidemment de l'autorité de l'évêque de Québec. Quand celui-ci eut un suffragant à Montréal même, la situation se modifia peu à peu jusque vers 1867, époque à laquelle un homme providentiel, presque un prophète, un grand évêque, fit jaillir du sol d'innombrables œuvres nouvelles et multiplia les paroisses. Jusque-là, en effet, *Notre-Dame* était restée la *Paroisse*.

Est-ce à dire cependant que le Séminaire ait eu la chimérique ambition d'obliger tous les fidèles, même ceux établis dans les lointains faubourgs, d'accomplir leurs devoirs à l'unique église paroissiale? Cela fut si peu le cas, que dès 1814, à la Côte-des-Neiges, et dès 1817, aux Tanneries des Rolland, (aujourd'hui St-Henri), il y avait des chapelles de secours. Ces chapelles s'ouvrirent un peu partout sur le territoire à mesure que le besoin s'en faisait sentir. Devenues bientôt trop petites, elles cédèrent la place à de belles églises. Et c'est ainsi, que de 1840 à 1860, surgirent Saint-Patrice, Toutes-Grâces, Sainte-Anne, Sainte-Brigide, le second Saint-Jacques, le Saint-Enfant-Jésus, Saint-Vincent-de-Paul, La Nativité, Saint-Joseph.

En même temps que ces églises, le Séminaire érigeait des écoles. Nos Messieurs n'auraient pas été Français s'ils avaient négligé l'enseignement. Par leurs soins et dès les débuts de la colonie, les petits garçons sous leur direction immédiate, et les petites filles confiées à la Congrégation Notre-Dame, reçurent l'instruction qui leur était nécessaire. Dans cet ordre de choses, sous l'impulsion de M. Quiblier, le supérieur d'alors, un regain d'activité se manifesta après 1830. En 1833, les Dames de la Congrégation essaient dans les Faubourgs et les Frères des Ecoles Chrétiennes nous arrivent, en 1837. Et nous ne parlons pas du collège de Montréal, fondé en 1767. Toutes ces fondations et le maintien de tant d'églises, ne se faisaient point sans peine. Que de fois, à la fin de l'année, le Séminaire s'apercevait qu'il avait dépensé plus que son revenu. Mais cela n'importait point. Cela importait si peu que les Seigneurs, après le décret de 1865, abandonnèrent aux nouvelles paroisses "l'usufruit de leurs églises, à la seule condition de les entretenir et de payer les assurances." Mais hâtons-nous d'en finir, avec ces statistiques, peu dignes de la chaire chrétienne.

Qu'on me permette cependant de signaler, en guise de parenthèse, les souscriptions annuelles, votées par nos Messieurs, pour toutes les œuvres imaginables: missions, hospices, hôpitaux, bibliothèques, cathédrales, travaux publics; pour les Frères, pour les Sœurs, pour les Evêques, pour le Pape; toutes les entreprises, tout le monde s'adressait au Séminaire. Des fortunes, je l'atteste, y passèrent. Et pendant ce temps, si la magnifique église Notre-Dame de Montréal s'élevait à la gloire de Dieu, le vieux séminaire restait modeste et presque insuffisant.

Pardonnez-moi, mes Frères, cette louange trop personnelle, et parlons maintenant de vous. Déjà en 1818, un vieux missionnaire sulpicien, M. François Ciquart, — dont l'odyssée de France au Canada, du Canada en Angleterre, d'Angleterre aux Etats-Unis, et des Etats-Unis à St-François du Lac, au Nouveau-Brunswick et à Montréal, mériterait l'honneur d'un volume, — notait, dans ses cahiers de visite paroissiale, que votre Côte St-Antoine et votre Côteau St-Pierre nourrissaient une population assez dense. Après que la Côte-St-Luc et la Côte-des-Neiges, encore plus éloignées de l'église, eurent demandé et obtenu, l'une en 1845, l'autre en 1847, une chapelle de secours, vos pères songèrent à réclamer la leur. Ils eurent mieux. En octobre 1849, le Séminaire achetait un vaste terrain; en novembre, le Supérieur bénissait la croix qui marquait l'emplacement de la future église; l'année suivante, on amassait les matériaux et l'on préparait les plans, — le Séminaire désirant expressément que la façade imite celle de l'ancienne Notre-Dame,

encore debout à cette époque, devant la chapelle des Récollets, — et le 6 juillet 1851, en la fête de la Visitation, sous le Pontificat de Pie IX, le règne de Victoria Ière et le gouvernement de Lord Elgin, Mgr Jean-Charles Prince, coadjuteur de Montréal, bénissait et posait la pierre angulaire de cette église. Deux ans plus tard, le 18 septembre 1853, le nouveau temple était béni et Mgr Rappe, évêque de Cleveland, y célébrait la première messe. Le haut fronton surgissait au-dessus des arbres, dominant tout le coteau, jusqu'au fleuve, et ajoutant, par sa sobre et solide architecture, à la beauté du paysage. Tout à côté s'élevait la résidence des desservants. Cette modeste maison de pierre abrita, de 1853 à 1867, les Sulpiciens chargés de cette succursale de la *Paroisse*. Quatre de ces Messieurs eurent le titre et la responsabilité de *directeur de la résidence*: ce furent MM. Larré, Mercier, Lacan et Granjon. L'un d'entre eux, le premier, mérite plus qu'une mention, en ce jour de fête.

M. Sanneur-Romain Larré, né dans les Basses-Pyrénées, en 1803, était venu au Canada en 1828. D'abord professeur de rhétorique, puis économiste au Collège, il était allé exercer la même charge à Notre-Dame en 1847. Entre temps, il avait été aumônier des Sœurs Grises et des Frères des Ecoles Chrétiennes. Nommé directeur de Toutes-Grâces, il y apporta ses qualités d'administrateur, et de plus une parfaite politesse, une bonté foncière et un grand zèle pour la maison de Dieu. Aussi votre église fut-elle bientôt pourvue d'un très riche vestiaire, d'un orgue, de quatre cloches, d'excellents tableaux achetés à Paris, — des copies d'Ingres, dit-on. Le jardin du presbytère fut planté, soigné, embelli et produisit au centuple. La vie du curé et de ses assistants s'écoula dans la paix et la piété, selon des prescriptions d'un règlement qui est un modèle du genre. Et pendant dix-sept ans, mes chers frères, vos pères naquirent, vécurent, moururent, sous la protection de cet homme de bien, qui s'éteignit à son tour, paisiblement, aux environs de la Noël de 1860.

Avec M. Mercier, plus tard curé de St-Jacques, avec M. Lacan, deux fois Directeur de la Mission d'Oka et qui faillit mourir sous la hache d'un Iroquois, avec M. Granjon, d'autres Sulpiciens travaillèrent parmi vous. M. Louis Colin, entr'autres, devenu en 1881 supérieur au Séminaire, un des personnages les plus remarquables qui aient illustré notre ville et l'Eglise du Canada, consacra beaucoup du zèle de ses jeunes années à votre quartier. A pied, par les plus mauvais temps, l'hiver comme l'été, il montait jusqu'ici de St-Henri des Tanneries, faire le catéchisme et visiter les malades.

Les Annales de notre Compagnie retiennent le souvenir de son dévouement qui doit vous être un exemple à tous.

Puis vint le célèbre décret de 1865, le morcellement nécessaire de la paroisse-mère, l'indépendance canonique d'avec Notre-Dame, puis l'indépendance civile, pour vous dès 1871. En juillet 1867, M. Maréchal avait remplacé M. Granjon. Il fit, jusqu'en 1901, en quelque sorte *l'inter règne* entre les fils de M. Olier et les fils de saint Dominique. Maintenant votre église, transfigurée, profite des prières, de la science, de l'exemple d'un Ordre, qui depuis sept siècles fait l'honneur du catholicisme tout entier.

II

Mes frères,

L'acte officiel de la pose de la pierre angulaire donne à cette église le titre de Notre-Dame-de-Toutes-Grâces — sub titulo *Dominæ Nostræ totius gratiæ* — et on lui assigne comme fête patronale le jour de l'Annonciation, le 25 mars. C'est ce jour-là, en effet, que l'Archange Gabriel, envoyé par Dieu, salua Marie en l'appelant *pleine de grâces*. Dieu étant la vérité même, il faut prendre ses paroles dans leur sens complet. Marie est pleine de grâces, c'est-à-dire, mes frères, qu'à tous les moments de son existence, de sa conception à son dernier soupir, l'âme de Marie a été absolument remplie de toutes les grâces possibles. Et c'est à la gloire de ce privilège, unique et merveilleux, que votre église a été érigée.

Or, trois années après cette bénédiction, Notre Saint Père le Pape Pie IX définissait le dogme de l'Immaculée-Conception de la Vierge Marie. Une immense allégresse remua le monde catholique. Le Supérieur du Séminaire demanda à Mgr Bourget de donner à votre église le titre de l'Immaculée-Conception "afin qu'elle puisse être plus proprement appelée Notre-Dame de Toutes-Grâces." Par une magnifique *ordonnance*, datée du 8 décembre 1856, le grand Evêque procède en effet à cette érection nouvelle et fixe votre fête patronale au 8 décembre.

Il rappelle que les hommes étant oublieux des réalités spirituelles, il faut les leur rappeler par des signes sensibles. Dieu, dans l'Ancien Testament, l'Eglise, depuis la venue de Notre-Seigneur, ont commandé et encouragé l'érection de monuments commémoratifs. Depuis la définition du dogme de l'Immaculée-Conception, l'évêque de Montréal n'avait qu'un désir: en éterniser le souvenir dans sa ville par une église. La requête du Supérieur de Saint-Sulpice l'a donc comblé de joie.

Puis il analyse les Lettres Apostoliques, qu'il appelle "un océan de science théologique et de pitié filiale". Il extrait de la salu-

tation de l'archange Gabriel tout le sens que Dieu y a déposé, il interroge les prophètes, les docteurs, la tradition de l'Eglise, il expose les raisons de convenance. Traduisant des passages de la Bulle, il nous rappelle que Marie, rachetée comme tous les enfants d'Adam, l'a été cependant d'une manière plus sublime, qu'elle a toujours fait fructifier et augmenter la grâce originelle; qu'elle est une terre virginale demeurée intacte; qu'elle est par son innocence un paradis de délices, et par ses mérites, un trésor d'immortalité; qu'elle est la fille de la vie et la semence de la grâce; qu'elle a réparé la faute de nos premiers parents et vivifié ses descendants; qu'elle a toujours été dans la lumière et que pour cette raison elle a été le digne tabernacle de Jésus-Christ; qu'en sa faveur seulement la nature a cédé à la grâce; qu'elle a été le chef-d'œuvre des ouvrages de Dieu; qu'elle est ce qu'il y a de plus beau dans le monde... Et l'hymne de louange continue, enthousiaste, à la gloire de cette créature, qui est en quelque sorte la personnification de la pureté et de l'innocence, qui a surpassé la sainteté des plus grands saints, incomparablement plus élevée que toutes les Vierges, seule établie sous tous rapports le sanctuaire de toutes les grâces du Saint-Esprit, plus belle par sa nature, plus brillante et plus sainte que les chérubins et les séraphins et que toute l'armée des anges, enfin tellement comblée de grâces, de dons, de privilèges que les langues de tous les anges et de tous les hommes ne pourraient la louer dignement.

En vérité c'est bien là le chant d'un cœur profondément pieux et aimant. Que ce soit aussi le nôtre en ce jour.

Et je songe, mes chers frères, que la Providence veut encore que ce titre de *Toutes-Grâces* exprime en même temps une autre réalité spirituelle d'une immense portée. Comme Marie nous a donné Jésus, *toutes les grâces nous viendraient aussi par elle*. Co-rédemptrice du genre humain, mère des chrétiens, refuge des pécheurs, l'Eglise ne nous la montre-t-elle pas comme la grande médiatrice, comme la dépositaire de *toutes les grâces* dont nous ayons besoin? Qui cherche Jésus, le trouve avec sa Mère, et Marie obtient tout de son Fils: elle est la toute-puissance suppliante.

Cette thèse, qui est celle de beaucoup de théologiens, nous en trouvons l'écho dans une phrase de Pie IX lui-même. Il parle, en effet, de celle "qui ayant pour nous une affection maternelle, et qui s'occupant de l'affaire de notre salut, exerce sa sollicitude envers tout le genre humain," de celle "qui étant assise à la droite de son Fils unique, Notre-Seigneur Jésus-Christ, obtient tout par ses prières de Mère, — et ce qu'elle cherche, elle le trouve, car elle n saurait être refusée."

Pour toutes ces raisons, il convient souverainement que nous ravivions aujourd'hui notre dévotion envers Marie. Pie IX demandait à vos pères, à l'époque dont nous avons parlé, de conjurer Notre-Dame de faire cesser les difficultés de toutes sortes qui agitaient alors le genre humain, de propager l'Eglise et de lui donner partout la liberté; l'Evêque, de son côté, insistant sur l'obligation qu'ont des fidèles consacrés à l'Immaculée-Conception, de garder particulièrement la vertu de pureté, les suppliait de mettre sous la garde de Marie leurs discours et leurs divertissements. Qui oserait dire que, de nos jours, ces intentions du Pape et de l'Evêque, n'ont plus leur raison d'être? Il y a toujours des persécutions dans le monde et les missions catholiques ont maintenant à lutter contre l'or protestant; quant aux dangers qui menacent la pureté, ils se sont multipliés, et la lutte contre eux s'impose, plus pressante que jamais.

C'est ici dans cette belle et pieuse église que vous viendrez chercher les secours dont vous avez besoin. Au nom de Marie, le Vicaire du Christ promet aux pécheurs le pardon, aux faibles la force, aux affligés la consolation, à ceux qui sont errants la grâce de dissiper les nuages de leur esprit. Si donc cette église est pour vous tellement remplie de bénédictions, elle aura toutes vos affections et vous y viendrez souvent.

Enfin, après les fêtes d'aujourd'hui, pour employer les expressions du grand évêque Bourget, elle va devenir "plus pieuse, plus dévote que jamais, pour toutes ces familles patriarcales, que la Divine Providence semble avoir tout exprès établies dans ces riants voisinages de notre Cité, pour qu'elles honorent par leurs mœurs pures et simples, l'innocence et la pureté de la Vierge des Vierges." C'est le souhait que je forme pour vous, et dont la bénédiction de Mgr le Cardinal sera un sûr garant.

Olivier MAURALT, P.S.S.



MÈRE MARIE - ROSE

Fondatrice de la Communauté des Soeurs des Saints Noms de Jésus et de Marie

(suite et fin)

Un jour, un samedi, Emerante Benoît, qui était novice, déballait avec elle des livres pour la distribution des prix. C'étaient des livres neufs, tout frais sortis du magasin. La sœur sous-économe se présente :

— Ma Mère, il y a là madame Vincent, la blanchisseuse, qui, pour la seconde fois, vient réclamer un acompte sur ce qui lui est dû. Elle demande au moins deux piastres pour acheter ses provisions. Il est trois heures; elle n'a pas encore "fait son marché" et je n'ai pas un sou dans la caisse.

— Ni moi non plus, répond la supérieure. Allez à la chapelle et demandez à la sainte Vierge de vous en envoyer.

Quelques instants après, par hasard, Emerante Benoît ouvre un de ces volumes dont les feuillets sont encore collés. Il contient un billet de banque : un \$2.00... La novice a pâli; sa main tremble quand elle retire le mystérieux billet. Elle se demande si elle n'est pas le jouet d'une hallucination. Mais : "Allez à la chapelle," lui dit Mère Marie-Rose, en souriant. "Donnez cela à sœur Marie-Elisabeth, elle doit y être encore, et qu'elle le remette à madame Vincent."

La narratrice ajoute que la supérieure ne paraissait pas surprise, "comme si elle eut été habituée à ces sortes de secours". Et, sans doute, aurions-nous connu beaucoup d'autres faveurs qui récompensait la foi de Mère Marie-Rose et sa dévotion à l'égard de la Vierge, si une

impitoyable humilité n'avait mûré sa discrétion. Car, sur elle-même, elle n'a rien divulgué et l'historien en est réduit aux témoignages extérieurs.

C'est qu'elle est humble profondément ! Combien de fois n'a-t-elle pas demandé à Mgr Bourget de la décharger de ses fonctions de supérieure, non par peur des responsabilités et des tracas, mais parce qu'elle se croyait indigne de ce poste élevé. Aussi, recherchait-elle les emplois les plus vils de la maison. De grand matin, avant que la cloche ne sonne le réveil, on la trouve à l'infirmierie comme garde-malade. A la cuisine et un peu partout elle est femme de peine ; et, durant que les sœurs coadjutrices lavent la vaisselle, c'est elle qui nettoie les casseroles. Elle balaie les classes, essuie et gratte les taches d'encre. Un soir, après le coucher, elle se rappelle qu'il est urgent de passer à l'eau le plancher d'un corridor, pour le lendemain. Elle s'en va demander à une sœur converse de se lever et de le faire. "Vous aurez une compagne comme aide," lui dit-elle. Or, l'aide, c'était elle-même. L'autre refuse de lui livrer ses brosses et ses torchons. Cela fait une petite chicane ; mais, il n'y a pas moyen de résister longtemps et la sœur a cette confusion de voir sa supérieure à ses côtés accomplir la besogne en même temps qu'elle.

Elle donne des conseils d'humilité. "Vous considérerez que votre cœur est tellement rempli de misères qu'il y aurait de quoi en charger cent charrettes ; votre orgueil est si grand que Notre-Seigneur a peine à trouver la place pour y mettre le pied." ¹

Elle-même se croit digne de tous les mépris. Il n'y a rien de bon en elle. De sa personne, de sa famille, de

1.—Lettre à Sœur Marie-Ignace.

ses relations : jamais un mot. Mais, elle parle souvent de ses crimes sans nombre qui lui enlèvent le droit de critique et de blâme. Que de fois on l'a vu se jeter aux pieds d'une sœur qu'elle vient de réprimander et s'écrier : "Pardonnez-moi pour l'amour de Jésus-Christ !"

Elle répondit, un jour, à une compagne qui l'avait brusquée dans un moment d'humeur : "Je sens bien que je suis à charge à la communauté ; je suis vraiment surprise que l'on m'ait admise à la profession..."

Aussi, la coulpe, la correction fraternelle, font-elles ses délices et elle recherche les admonitrices les plus sévères. Cependant, elle est remplie d'indulgence pour les autres.

Mais, il est une chose qu'elle ne peut tolérer chez ses novices : la vanité. Cette supérieure, qui sait du premier coup conquérir leurs cœurs par sa tendresse et ses bontés, devient intransigeante sitôt qu'elle remarque en elles le moindre vestige des anciennes mondanités.

Les novices portent un long voile de mousseline. L'une d'elles avait attaché le sien avec des épingles, le plissant d'une façon particulière. Le même soir, à la lecture spirituelle, qui se donne à toutes les sœurs réunies, la Mère fait venir la novice devant sa petite table, lui ordonne de se mettre à genoux, et lui demande les motifs de sa manière d'agir.

— C'était pour le mieux faire paraître, répondit-elle, ingénument.

Ce ne fut pas long. Saisissant d'une main la chandelle, de l'autre enlevant de la tête de la novice stupéfaite son joli voile, la supérieure y met le feu, sans plus de cérémonies. Une autre fois, elle agit de même à l'égard d'un pauvre petit poisson d'avril qu'une sœur s'était appliquée à peindre et qu'elle avait découpé dans

du papier. Et elle disait: "Vous ne vous apercevez pas que c'est par ces petites choses que l'esprit du monde entre dans les communautés."

La mode de cette époque voulait que les femmes portassent leurs cheveux en bandeaux relevés sur les tempes, ce qu'elles appelaient des faces. Or, il arriva qu'une postulante qui possédait une belle chevelure, s'attendant à recevoir des membres de sa famille, prit le soin d'arranger ses cheveux de cette manière. A la récréation de midi, la chose fut remarquée par la supérieure qui, d'un coup de ses ciseaux, lui coupa *une* de ses faces... Heureusement, personne ne demanda la postulante au parloir, ce jour-là.

Quand elle se mêle aux sœurs coadjutrices, elle veut que l'officière en charge lui donne des ordres: "Vous êtes supérieure dans votre office," dit-elle; "commandez: j'obéirai."

Elle a de l'obéissance l'idée absolue que tous les saints en avaient. Pas d'échelle de valeurs dans la mise en pratique des choses commandées. Tout ordre tombe de la même hauteur; et la différence de niveau ne saurait varier puisque, dans l'autorité d'un homme, c'est toujours Dieu qui parle.

Elle va jusqu'à mettre au compte de l'obéissance les manques de mémoire. Elle a dit, un jour, à une compagne habituellement oublieuse: "Ma petite sœur, quand on est bien obéissante, on n'oublie jamais rien!" Et n'est-ce pas qu'il y a un grand fond de vérité dans cette observation?

Elle est la douceur en personne; mais, elle se montre sévère pour les manquements à l'obéissance, même négatifs, c'est-à-dire: les choses accomplies sans permission.

Sœur Marie-Ursule avait construit un élégant brancard destiné à porter un pain bénit, à la messe paroissiale. Elle en était justement fière et vint le montrer à Mère Marie-Rose.

— Qui vous a permis de faire cela, ma bonne sœur ?

— Mais, . . . personne, ma Mère !

De ses propres mains, la supérieure brise l'objet d'art et en fait jeter les débris au feu.

Elle disait : "l'obéissance est la maîtresse des autres vertus." On a, dès lors, la formule de sa vie et l'on comprend les autres côtés de son caractère. C'est par obéissance qu'elle est pauvre, disciplinée, exacte, charitable, si compatissante pour les malades et qu'elle est austère.

Pauvre : elle porte des vêtements tout rapiécés et elle en est encore à sa première robe de religieuse au jour de sa mort. Quand une de ses sœurs s'en va en mission, elle se dépouille littéralement pour elle, la couvrant de tous les menus objets à son usage. Disciplinée : elle ne précipite rien. Un jour, son évêque lui a fait cette remarque : Dieu n'a pas créé le monde en une seule journée, mais en six. Ce fut pour elle une devise. Pourtant, si peu qu'elle soit en retard, elle baise la terre. Exacte : avec quelle précision elle adhère, non seulement aux grands préceptes de croyance et de morale, mais aux plus minimes prescriptions de l'Eglise, qui sont le détail, l'enjolivement et comme la dentelle des grandes. Charitable : on l'a vue passer une journée entière auprès d'une enfant malade. Sa première visite le matin, sa dernière le soir, est pour l'infirmerie ; et, malade, elle se fait remarquer en donnant aux autres ses propres remèdes. Austère : jeûnes, privations, mortifications de tout genre n'ont jamais discontinué. "Avec tous ces adoucissements,

à quoi se réduit notre jeûne de carême ?... A bien peu de chose", disait-elle.

On a calculé qu'au cours de sa vie de 38 ans, elle avait enduré plus de 14 années de maladies sérieuses, subi 55 saignées, absorbé une infinité de médecines. Sa pratique était de ne refuser aucun traitement et d'avaler le plus lentement possible les potions désagréables, par amour pour Notre-Seigneur.

N'est-ce pas par amour de Notre-Seigneur, par un désir d'austérité et de pauvreté qu'elle aggrava la maladie qui devait l'emporter ? Au mois de mai 1849, déjà très affaiblie, elle se rend à Belœil pour la visite de la maison. Par mesure d'économie, elle entreprend de faire à pied le trajet du couvent au débarcadère: une distance de quelques milles. C'était une fatigue qui dépassait le peu de forces qui lui restait. La fièvre se déclara aussitôt, les douleurs de poitrine augmentèrent. Elle revint à Longueuil dans un état inquiétant, dut cesser toute occupation et garder la chambre.

Les chaleurs de l'été lui procurèrent un mieux léger, comme en témoigne la lettre qu'elle écrivait à Mgr Bourget, en août de la même année: "...l'état de ma santé. Depuis huit jours, le médecin a cessé tout traitement et je me trouve en pleine convalescence. La toux, cependant, se fait toujours sentir; mais, j'espère qu'en prenant des forces je la supporterai... Permettez-moi de solliciter à vos pieds un emploi, afin que je soulage, si vous le jugez à propos, nos pauvres sœurs qui sont surchargées... Je désire l'emploi que Dieu, par votre entremise, voudra bien me donner."

Cela n'était qu'une amélioration illusoire. D'ailleurs, dès le mois de mai, Mère Marie-Rose pressentait sa fin prochaine, comprenant qu'elle était fatalement atteinte,

cette fois. Dans le second des deux actes de consécration à la sainte Vierge qu'elle composa, l'un, au commencement, l'autre, à la fin de ce mois, et qu'elle a intitulé: *Guirlande du mois de Marie*, on lit ces mots significatifs: "Vous voyez l'état de faiblesse et de maladie où je me trouve; je suis dans l'impuissance de remplir mon devoir... Comme je pense que je n'ai que bien peu de temps à vivre, obtenez-moi une patience à toute épreuve, une pureté sans borne, une obéissance sans réplique et aussi parfaite qu'elle puisse l'être dans une aussi misérable créature que je le suis."

La patience à toute épreuve, l'obéissance sans réplique, elle ne cesse d'en donner les preuves pendant le cours de ses derniers mois. Malgré sa faiblesse extrême et la toux, qui maintenant lui laboure la gorge, elle n'omet aucun exercice de piété et, ne pouvant se rendre à la chapelle, elle les accomplit à l'intérieur de sa cellule. C'est là qu'elle reçoit les membres de sa famille religieuse, revenue au complet pour la retraite annuelle.

Le jour vint, pourtant, où tout effort lui fut interdit par son évêque. Elle s'y résigna docilement, comme elle s'était résignée à voir les Pères Oblats quitter définitivement Longueuil pour Montréal, quelques semaines auparavant.

Mais, un état d'âme qu'elle n'avait sans doute pas prévu, une dernière épreuve lui était infligée dans une série de désolations spirituelles et de peines intérieures. Comme tant d'autres victimes de l'amour de Dieu, elle se crut rejetée et abandonnée. Bien qu'elle eût le courage de cacher autant que possible ce qui se passait en elle, ses gardes pouvaient deviner, à son expression d'abattement, la terrible lutte que l'esprit de ténèbres lui livrait. La tentation se prolongea de longs jours, et ce ne fut

que quelque temps avant sa mort que la malade parut rassurée, après une visite que lui fit Mgr Prince, évêque auxiliaire de Montréal.

Le cadre de ce travail ne permet de rapporter que deux ou trois des choses édifiantes ou extraordinaires opérées par elle, pendant les trois mois de sa dernière maladie.

Le 7 juin avait lieu, au couvent, une première communion. Les cinq petites communiantes furent amenées près du lit de la fondatrice. Elle leur parla du bonheur de recevoir l'Eucharistie et de l'obligation qui en résulte de servir Dieu plus parfaitement. A l'une d'elles, elle annonça qu'elle se ferait plus tard religieuse dans une communauté de charité. Puis, se tournant vers une deuxième, elle lui dit avec un sourire: "Pour vous, vous êtes des nôtres et tout de bon. Cela est écrit dans le ciel et bien selon la volonté de Dieu. Ainsi, dès maintenant, vous nous appartenez." Aux trois autres elle ne dit rien. Les événements ratifièrent cette prévision. La première devint une sœur Grise; la seconde fut Mère Thaïs de saint Joseph, religieuse des Saints Noms de Jésus et de Marie. Est-il permis de penser qu'il peut y avoir là plus qu'une simple coïncidence ?

Sur la prédiction suivante, plus étonnante encore, le même point d'interrogation se pose. Le 30 août, jour que les sœurs durent repartir pour leurs différentes missions, Mère Marie-Rose, qui de nouveau avait dû reprendre le lit, fit un effort; et, comme c'était précisément la fête de sainte Rose, sa patronne en religion, elle se leva et vint s'asseoir quelques instants au milieu des partantes, à la salle du chapitre, dans l'espoir que cette faveur dissiperait quelque peu la tristesse dont leurs

cœurs étaient remplis. Il y avait là sœur Marie-Elisabeth, la nouvelle maîtresse des novices. Malade elle-même, elle demanda :

— Et moi, ma Mère, combien de temps vous survivrais-je ?...

— Un an, et vous serez la première à me suivre, fut la réponse.

L'année suivante, jour pour jour, sœur Marie-Elisabeth partait, la première, pour un monde meilleur.

Cependant, la malade déclinait rapidement. Déjà, sa parole n'était plus qu'un murmure ; il fallait se pencher tout contre pour comprendre. Comme elle n'avait vécu que pour les autres, par la force de l'habitude, elle n'en demandait pas moins des nouvelles de sa chère communauté. "Avez-vous de quoi nourrir la famille ?..." interrogeait-elle quelquefois. Mais, plus souvent, elle insistait pour qu'on lui parlât de Dieu. "Parlez-moi donc du bon Dieu," disait-elle, "personne ne m'en parle. Il faut que j'en fasse les frais."

Une nuit, se sentant défaillir, elle dit à celle qui la veillait : "Ma sœur, me laisserez-vous mourir sans sacrements ?..." Et comme celle-ci se disposait à donner l'éveil à la communauté : "Non, ... ne dérangez pas les sœurs... ne troublez pas le grand silence... le chapelain seulement..." Elle se prépara toute la nuit à l'extrême-onction et au viatique qu'elle devait recevoir au petit jour. Mais quelque chose, dans son expression, laissait voir qu'elle n'était pas complètement satisfaite. Que pensait-elle ? Découvrait-elle, au fond de son âme, un dernier lien l'attachant à la terre ? Un relent d'orgueil, une ombre de respect humain, une humiliation à subir qu'elle avait négligée jusque là ? Femme, voulait-

elle s'embellir d'un attrait nouveau pour l'accueil du céleste époux et donner à sa rose fanée une suprême et délicate odeur ?...

Sa main n'a plus la force d'écrire, sa voix n'a plus la force de se faire entendre. Elle demande à sœur Véronique du Crucifix, sa compagne du moment, de prendre une feuille de papier et de l'encre. Et lentement, avec peine, elle dicte des phrases que l'autre écrit, des larmes plein les yeux.

Le matin, dans la salle du chapitre où on l'a transportée, elle reçoit le viatique, devant ses sœurs à genoux. Puis, au moment où le prêtre va lui administrer les saintes huiles, durant que, blanche et recueillie, elle fait son action de grâces, sœur Véronique du Crucifix, d'une voix que des sanglots entrecoupent, lit cette confession solennelle et publique de ses fautes: "Je vous demande pardon, mes sœurs, d'avoir manqué de douceur et de bonté à votre égard... Je vous demande pardon de vous avoir peignées en récréation, en vous disant des paroles dures et offensantes... Je vous demande pardon d'avoir manqué de charité... Je vous demande pardon..."
Toute sa vie de religieuse y passe.

O Dieu ! Tant d'esprit de foi, tant de grandeur, dans la plus humble et la plus simple des choses !...

Elle vécut encore quelques jours. Le 6 octobre, à minuit et quart, à la même date, et peut-être à la même heure que celles de son entrée en ce monde, elle rendait le dernier soupir.

Des parterres d'ici-bas, où il avait grandi parmi les ronces, le rosier était transplanté dans les jardins éternels. Mais il laissait après lui un impérissable parfum, — arôme apostolique que des milliers des jeunes filles allaient respirer, par la suite, sous la coiffe en demi-

cercle, avec le grand crucifix des Oblats suspendu à leur poitrine.

Telle est, mais à grands traits, l'histoire véridique d'Eulalie-Mélanie Durocher, en religion sœur Marie-Rose, comme on peut la reconstituer par les chroniques et mémoires de la communauté, conservés à la maison-mère. On pourrait lui donner, en exergue, cette parole adaptée de l'Écriture: *consummata in brevi, explevit tempora multa; placita enim erat Deo anima illius*. (Sap. IV, 13).

L'exemple de Mère Marie-Rose fut une sève féconde pour la communauté qu'elle a fondée. Jamais congrégation enseignante n'a vu de développement plus rapide.

A sa mort, les sœurs étaient 47, distribuées dans 4 maisons. Cinquante ans plus tard, leur nombre avait atteint 900 et elles enseignaient dans 84 établissements.

Au moment où ces lignes sont écrites (1928), il y a 2600 religieuses et 180 établissements qui couvrent l'Amérique du Nord, de la Floride à Montréal et de la Californie à Winnipeg. Elles donnent l'instruction à plus de 50,000 jeunes filles. Depuis l'origine, 770 sont décédées; mais, l'afflux des nouvelles recrues est chaque année plus considérable.

Dans cette prodigieuse expansion, ne faudrait-il pas voir aussi une protection toute spéciale de l'édifiante religieuse dont on vient de lire la vie? En attendant l'issue des procès préparatoires à sa béatification, rien ne nous empêche de le prétendre.

Un grand nombre de personnes, déjà, lui manifestent de la dévotion en demandant de ses reliques; et plusieurs

signalent des faveurs particulières qu'elles attribuent à son intercession.

Son tombeau est achalandé. Situé dans un oratoire, au premier étage de la maison d'Outremont, il fut scellé, le 9 décembre 1925, du sceau de Mgr Gauthier, coadjuteur de Montréal. Depuis ce temps, il ne se passe, pour ainsi dire, pas d'heure, sans que des religieuses y soient agenouillées. On voit même des groupes du dehors le choisir comme lieu de pèlerinage.

Abbé Joseph-Marie MELANÇON

— ★ —

L'INDIFFERENCE DES CROYANTS

IV—LE REMEDE A L'INDIFFERENCE

L'indifférence, ce chancre qui nous ronge, que nous avons retrouvé à l'origine des maux dont nous souffrons, explique l'indiscipline de nos mœurs, et le désarroi général dans lequel nous vivons. Nous en avons recherché les causes. L'infirmité de notre esprit devant la vérité serait une excuse si nous ne l'avions pas aggravée de nos paresse et de nos passions et si Dieu ne remédiait à cette faiblesse intellectuelle en venant lui-même à notre secours.

Il y vient. Par la foi il se manifeste à nous, et il nous révèle notre âme. L'absolu nous apparaît, réclamant de notre volonté le don complet de nous-mêmes. Don héroïque sans doute, d'un héroïque continuel et croissant, qui dépasse nos ressources personnelles et devant lequel nous échouerions, si Dieu encore ne nous aidait. Par sa grâce, qui met sa toute puissance à notre service, tout cela devient possible.

Notre indifférence de croyants est donc sans excuse; elle ne s'explique que par la lâcheté d'une volonté qui hésite devant la logique de la foi et refuse de servir.

Le remède, car c'est à lui que nous entendons consacrer ce dernier article, le remède à cet état d'âme est clair. Chemin faisant, il s'est imposé à notre attention. Pour ne point glisser dans l'indifférence, il nous faudrait cette grande fidélité de l'esprit aux pauvres lueurs de vérité qu'il perçoit, cette grande honnêteté, faite de droiture et de sincérité, que l'absolu demande pour entrer en nous. Il nous faudrait ensuite la loyauté du cœur, capable d'ébranler toute une vie, dans un continuel service de la vérité.

Tout ce qui nous maintiendra dans cette fidélité de l'esprit et engagera notre volonté à se donner inlassablement: tel est le vrai remède. Il s'attaque en effet aux causes du mal et des complices de nos lâchetés il fait des soutiens de notre héroïsme. Mais, — nous l'avons laissé voir, — cela exige une persévérance à toute épreuve, un courage qui ne désarme pas, un entraînement de tous les jours. Nous voudrions en marquer les conditions et montrer comment se réalise en pratique un tel programme.

Un mot, un seul, mais à condition de bien l'entendre et de ne rien refuser de ce qu'il exige, pourrait résumer toutes nos pensées: la pureté.

Il s'agit en effet, pour n'être pas indifférent, de se lier à l'absolu, de le vouloir de toute son âme, c'est-à-dire de l'aimer. Or l'amour — nous le verrons sans difficulté — demande pour être vivant d'être tenu en perpétuel commerce avec son objet.

Ce n'est pas assez dire qu'il souhaite une fréquentation presque continuelle avec ce que nous aimons. Ce

qu'il exige, c'est le contact permanent, ce qu'il veut, c'est la fusion de l'objet et du sujet, c'est le mélange des vies obéissant à un rythme unique. Ce qui retarde ce contact, ce qui l'empêche d'envahir son objet et de s'installer à demeure dans son intimité la plus secrète, l'amour le condamne, l'amour le réprouve, l'amour le rejette. Or, qui ne voit que tout cela exige de lui qu'il se purifie de tout ce qui n'est point son objet ? Pour se livrer tout entier à un objet unique, il faut se délivrer de tout, il faut avoir à soi toute son âme, faire place nette en elle et l'arracher à tout ce qui l'accroche pour l'engluier.

Ici, devant l'absolu de la vérité qu'il nous fait vouloir et aimer d'un amour jaloux, il nous faudra purifier nos facultés de connaissance. Notre esprit, notre imagination, nos sens même puisqu'ils amorcent cette connaissance en offrant à l'esprit sa matière de travail ; toutes nos facultés devront obéir à l'obsession d'un objet unique, sacrifier ce qui ne les renseigne pas sur lui, se déprendre de tout ce qui les amuserait sans profit.

Or la vérité est exigeante. Elle n'offre de prise qu'à l'esprit. Dans notre condition d'être incarné nous n'avons pas d'autre manière d'aller vers elle que par l'abstraction. C'est un dépouillement continu.

A présent, la vérité nous impressionne, mais par ses petits côtés, par ses apparences, par ce qui flatte en elle, par les petits plaisirs faciles qu'elle peut nous procurer. Dès qu'un objet nous accoste, nos sens entrent en effervescence, ils palpent, ils s'exaltent ou ils se crispent. Ce qui compte pour eux, c'est leur impression de joie ou de tristesse, d'attirance ou de répulsion. L'imagination toute proche d'eux, les suit, elle accepte leurs préférences. Ce qui compte pour elle c'est ce qui a compté pour eux, l'agréable, le délectable, ce qui berce ; et si l'on n'y prenait

garde, elle nous composerait un monde à son image où la vérité serait ce qui plaît, l'erreur ce qui nous heurte.

Mais la vérité n'est point cela ! L'esprit qui ne veut qu'elle, qui n'a de souci que de la trouver, ira, lui, à l'essentiel. Il faudra peut-être, pour la servir, accepter ce qui peine, si la vérité est dure aux sens et condamne ce qui les émeut agréablement.

La vérité est indépendante de nos impressions, il nous faut devant elle en faire le sacrifice. Elle n'est pas une chose qui sert, mais que nous devons servir. Douleur, importune, âpre, exigeante, quels que soient ses dehors et l'ébranlement qu'elle provoque dans les sens et dans l'imagination, qu'elle nous grandisse ou qu'elle nous humilie, qu'elle nourrisse nos rêves ou qu'elle dissipe nos beaux mirages, cela importe peu à l'esprit qui doit être sincère devant elle. Le chemin qu'elle prend pour arriver jusqu'à lui ne compte pas. Qu'elle arrive, que l'esprit la découvre, qu'il la voie, qu'il l'étreigne, voilà ce qui importe. Le reste est une rançon qu'il faut consentir.

Aussi longtemps que je m'emprunte qu'un langage abstrait, vous croyez que tout ceci ne nous concerne guère. Les sacrifices que la vérité exige de nos sens et de notre imagination, la purification continuelle qu'elle leur impose sont des obligations de philosophes ayant voué leur vie à la vérité, mais qu'elles ne doivent pas troubler notre repos. Nous ne nous sommes point donné comme tâche de la découvrir cette vérité. Il nous en faut d'ailleurs si peu pour vivre, celle que nous savons nous suffit amplement.

Regardons-nous vivre, nous découvrirons que tout cela n'est qu'une excuse ou une illusion. La vérité nous

tient tous à cœur, mais nous ne pouvons nous résigner à lui sacrifier nos sens, à faire en eux la purification qu'elle souhaite. La vérité, nous l'aimons, mais nous l'aimons mal; nous la cherchons, mais en comptant bien que cette recherche ne sera point trop pénible. Notre vie, d'ailleurs, est organisée pour nous éviter cette peine. Et l'on s'en félicite. C'est si pratique d'accueillir une vérité toute faite, de n'avoir pas à la chercher au prix d'un dur labeur, de n'avoir pas à contrôler ce qu'on nous offre, mais d'accepter tout simplement ce que nous suggèrent nos préférences. Tous les matins, une vérité toute faite nous est offerte et elle suffit à nourrir nos pensées. La nuit, les journaux ont pensé pour nous. Ils ont recueilli tous les bruits, écouté toutes les rumeurs, ils ont tâté le pouls à l'opinion et deviné la direction des courants. Ils relatent tout. Et puis, connaissant notre paresse, notre peur de l'effort, ils ont eux-mêmes tiré les conclusions qui s'imposent, celles que nous attendions et la vérité nous apparaît avec le visage que nous lui souhaitions. Elle est là; nous n'avons plus qu'à dire un "oui" qui ne nous coûte rien, nous voilà lestés de vérité jusqu'au lendemain.

Si nous sommes plus exigeants et si nous manifestons le souci de sortir de l'actualité par goût de culture plus générale, nous demandons aux livres de nous instruire. Mais à quels livres? Les romanciers seront nos directeurs de conscience et nos professeurs de philosophie. Nous leur demanderons surtout de nous amuser. S'ils ont la prétention d'édifier des thèses, nous exigerons que les arêtes ne soient pas trop manifestes. Trois mots de conclusion à 300 pages de romanesque, c'est plus qu'il n'en faut. Et s'ils veulent nous proposer en exemple les grandes vies d'autrefois, nous consentirons encore à

les suivre, mais à la condition que leur récit soit romancé et que tout se passe pour nous comme dans un rêve.

Dans nos fréquentations habituelles, dans nos relations, dans nos amitiés, c'est la même nonchalance qui s'accuse. Il faudrait trier, écarter, faire un choix, purifier l'esprit et les sens de tout ce dont notre vie d'âme n'a que faire ! Mais le courage nous manque de fermer nos portes à l'invasion des vanités, de ne pas leur permettre de nous ravir une âme que l'absolu réclame toute entière.

Car après cette purification de l'esprit, la vérité demande qu'on se purifie le cœur. Elle ne peut s'installer dans une âme encombrée. Elle veut être aimée, aimée pour être mieux connue. L'absolu, dans le don qu'il exige, suppose l'amour, un amour qui ne réserve rien, qui donne tout.

Rien n'est jaloux comme l'amour. "Place-moi comme un sceau sur ton cœur, comme un sceau sur ton bras, est-il écrit dans le Cantique des Cantiques. L'amour est fort comme la mort, la jalousie inflexible comme l'enfer. Ses ardeurs sont des ardeurs de feu, une flamme de Dieu". L'amour ne souffre point de partage. Quand il entre dans une âme, il ne consent pas à être relégué dans un coin du cœur, il est envahissant, il prend toute la place; plus le cœur s'élargit, plus il se dilate. Il a le zèle dévorant, il réagit contre tout ce qui entrave sa possession complète, contre tout ce qui porte ombrage à la royauté totale qu'il veut exercer sur le cœur qu'il possède. Il expulse impitoyablement ce qui s'oppose à lui.

Or, pour avoir cette âme blanche et ce cœur net que réclame la vérité, que de choses ne faudra-t-il pas sacrifier ! Le Christ qui frappe à nos portes reçoit souvent la réponse qu'on a donnée à sa Mère dans les auberges

de Bethléem, à la veille de la nativité. Il n'y a plus de place. Les voyageurs ont tout pris; on a ouvert à tous ces hôtes d'un jour, on a donné son âme à ceux qui sont venus ce soir, et demain s'en iront. Après ceux-là, d'autres viendront qui ont retenu leur place. Pour le Christ, client fidèle, hôte permanent, il n'y a plus de place.

Comment faire place nette, comment purifier le cœur de tous ces objets étrangers qui l'encombrent ?

On le purifie par l'entraînement au don de soi, par un continuel commerce, par une fréquentation de tous les instants avec ce que l'on aime. Les actes de fidélité au devoir le plus simple, auront de multiples occasions de s'exercer et si l'on prend l'habitude de recevoir l'absolu à chaque visite qu'il nous fait, la volonté se purifie. Ces accueils souvent renouvelés de la vérité en nous lui permettent de prendre chaque fois plus de place, elle finit par s'installer et par élire domicile dans notre âme.

"Celui qui fait la vérité, disait le Christ, vient à la lumière". Cette vérité est donnée pour être faite; celui qui l'accueille dès qu'elle se présente, qui lui ouvre tout son cœur et lui offre sa vie en service de fidélité, mérite de la connaître mieux. Chaque effort consenti à la poursuite du bien est un coup d'aile qui nous rapproche du vrai. Si l'effort se multiplie il passe à l'état d'habitude et le vrai nous devient une conquête permanente.

C'est là une loi générale. Les sacrifices accomplis pour se purifier le cœur et le rendre digne de la vérité sont récompensés en lumière; la vertu projette ses clartés sur l'esprit. Les anciens eux-mêmes s'en étaient rendu compte. "Aimer la vérité, disait Platon, c'est apprendre à mourir". Car l'aimer, c'est se donner à elle, c'est se délivrer de tout pour mieux se livrer, c'est mourir à ses sens, à ses penchants mauvais, à ses habitudes d'égoïsme,

c'est mourir à tout pour ne plus vivre que d'elle. Pour voir Dieu face à face dans l'intuition de l'au-delà, il faut mourir; pour le posséder dès à présent, pour l'étreindre par la foi, il faut mourir à toutes ses passions. Tous ceux qui sont morts à eux-mêmes, qui ont crucifié leur chair et ses désirs mauvais, qui sont crucifiés avec le Christ, en un mot, ceux dont le cœur est pur, sont en état de contempler la vérité et de l'aimer.

Et combien de fois l'aurez-vous vérifiée dans votre vie cette loi générale ! Vous l'avez maintes fois remarqué : nous jugeons de tout par sympathie ; nos appréciations se ressentent toujours du cœur. Lorsque ce dernier est pur, il développe en nous le goût de ce qui est grand et pur comme lui, il se porte avec la sûreté d'un instinct à ce qui lui ressemble ; mais quand les passions font nuage devant ses yeux, il ne perçoit plus rien que ce nuage, il s'arrête aux passions et la lumière lui devient même odieuse.

On dit bien que l'amour est aveugle, mais cela signifie équivalement : l'amour donne de nouveaux yeux. Il est aveugle pour tout ce qui n'est point son objet, il ne veut voir que lui. Mais dans ce qu'il aime, quelle lucidité, quelle pénétration, quelle merveilleuse clairvoyance ! Rien ne lui échappe, les moindres gestes, les moindres paroles, la flexion de la voix, il comprend tout et il en savoure toutes les vertus. La connaissance est une saveur pour lui. Ce qu'il connaît, il le sent, il le goûte, il s'en délecte, tout son être est mis en appétit de plonger plus avant dans cet objet dont il vit. Tout ceci, je le répète, est d'expérience courante, et pour le constater, il n'est que de se regarder vivre quand l'amour envahit notre cœur.

Entre Dieu et nous, entre l'absolu et notre âme,

l'expérience est identique. Celui qui adhère à Dieu par la charité, dit S. Paul, ne fait plus qu'un esprit de Dieu." Il en arrive à juger comme Dieu. L'amour qui nous met avec lui cœur à cœur, nous met aussi esprit à esprit, ses pensées se versent dans les nôtres. Plus on l'aime plus on le comprend, plus on le comprend plus on l'aime, si bien que amour et connaissance s'accroissent mutuellement dans une réciprocité parfaite. l'âme qui aime Dieu devient de plus en plus pure et cette pureté approfondit son regard.

Cette purification du cœur, ce sacrifice qu'une telle pureté suppose sont d'autant plus nécessaires qu'il ne suffit pas, nous le savons, d'accueillir cet absolu, mais de se donner à lui sans réserve. Or, il n'y a que les purs qui se donnent ! Ceci encore est de constatation quotidienne. Seuls, les purs sont capables d'admirer, c'est-à-dire de sortir d'eux-mêmes pour reconnaître et saluer ce qui est grand et s'y donner ensuite à plein cœur. Seuls, ils ont le respect et l'enthousiasme qui les arrachent à eux-mêmes pour les jeter ravis, émus dans la poursuite du bien. L'égoïsme ne se fait pas entendre, ou mieux, on ne l'écoute plus, les sens sont dominés, on n'obéit plus qu'à l'élan supérieur de l'âme qui la porte d'instinct à ce qui la dépasse.

Ceux-là, au contraire, qui en sont encore à calculer l'effort, à mesurer la dépense, à chercher pour leurs sens une pâture, ne connaîtront jamais ni cet élan de l'âme, ni cette offrande désintéressée du cœur.

Encore une fois, ces vérités sont choses vécues et les événements de l'histoire les confirment.

Les Apôtres ont longtemps affligé le Christ de leur inintelligence, de leur esprit charnel. Ils ne pouvaient se libérer de leurs préoccupations temporelles, de leurs

intérêts grossiers. Ils rêvaient, eux aussi, d'un bonheur qui ne devait rien coûter, et combien de fois ont-ils tenté de chasser du cœur du Maître ce désir d'une Passion douloureuse dont le pressentiment les heurtait ! Le Royaume des Cieux était pour eux une question de places. Vienne l'esprit ! Il ébranle leur cœur, il fait le vide, il envahit, il prend toute la place. L'amour flambe, les yeux s'ouvrent, et ils sacrifient tout pour obéir à cet esprit qui les possède.

C'est l'histoire de S. Thomas d'Aquin. C'est à contempler les douleurs de son Dieu et à Lui donner son cœur purifié qu'il apprend à le connaître.

Et toutes ces âmes enfermées au fond de nos cloîtres ! Ah ! leurs pénitences nous épouvantent et nous ne manquons jamais de nous apitoyer sur la rigueur de cette vie d'un renoncement absolu. Cela nous scandalise et nous trouvons que "Dieu n'en demande pas tant." Quelle erreur ! La pureté est une conquête et c'est à se mortifier toujours qu'on doit se résigner, si on veut la garder. La vertu est dans un juste milieu, mais pour s'y maintenir toujours, il faut toujours lutter. Nos instincts mauvais nous retiennent, nous attirent, nous font pencher vers le mal et l'on n'a jamais l'assurance de ne pas redevenir leur proie si on garde pour eux quelque complaisance. C'est leur austérité qui les grandit, ces âmes, c'est l'impitoyable sacrifice de tout leur cœur à l'absolu dont elles ont faim, qui les garde dignes de l'aimer et de le servir. Elles vivent de lui, parce qu'elles n'ont plus de cœur que pour lui !

Et dans le monde même, nous en rencontrons de ces âmes. Si vos enfants vous permettent encore de plonger vos regards dans leurs yeux, regardez. Ils ont le cœur pur, le corps vierge, ils sont héroïques comme Dieu le

demande. C'est leur sacrifice qui alimente cet amour de Dieu jusqu'au mépris d'eux-mêmes, et qui leur fait pousser dans le cœur les vertus que votre affection y a semées.

Quel beau parallèle on pourrait établir : Les purs, les courageux, les sacrifiés et leurs œuvres ; les débauchés, les égoïstes et leur néant ! Mais c'est là chose trop facile pour qu'on s'y attarde. La parallèle se fait en nous, dans la succession de nos jours. Les heures d'enthousiasme, de dévouement, de belle plénitude, les heures dont nous sommes fiers parce que nous y possédions toute notre âme et parce que nous nous sentions le courage de l'offrir, furent des heures de pureté, de sacrifice. Les autres, les jours noirs, les jours tristes dont nous voudrions effacer le souvenir, furent des jours de repliement égoïste ou de plongée dans le chair !

Le remède s'impose donc. Il faut remonter aux sources de l'héroïsme, il faut retrouver les durs chemins du sacrifice. Nous entrevoyons même les conditions d'un tel retour.

Soyons des humbles. Se connaître, connaître Dieu, c'est le secret pour s'attacher à Dieu et ne rien lui refuser de ce qu'il demande. Lorsque Ste Catherine de Sienne lui demandait l'aliment fort qui devait nourrir sa vie d'héroïsme et que son pauvre esprit ne pouvait découvrir, le Christ lui dit ces simples mots : "Moi, ton Dieu, je suis celui qui est. Toi, tu es celle qui n'est pas." Et ce qui n'est pas, ou ce qui n'est que par moi, doit toujours reconnaître son néant, se tendre vers moi en s'oubliant. Comme la terre aride appelle l'eau du ciel en étalant la sécheresse, l'âme qui reconnaît son néant appelle Dieu. Et quand il vient, elle Le reçoit comme la terre boit l'eau du ciel.

C'était déjà la prière de S. Augustin: "Que je vous connaisse, ô mon Dieu, que je me connaisse et je ne pourrai plus désirer que Vous, ni aimer d'autre bonté que la vôtre."

Cette humilité nous apprendra à nous défier de nous-même, à faire le partage entre ces deux hommes qui vivent en nous, l'homme d'en bas et l'homme d'en haut et à sacrifier les sens pour que l'âme puisse vivre.

Enfin, et c'est ici l'essentiel, soyons des hommes de prière mais d'une prière où le cœur ne soit pas étranger, qui monte de lui, qui exprime toute la vie. La prière, c'est la communication, c'est l'échange continué réalisé avec Dieu. Quand elle est constante et qu'elle s'évade des formules, c'est toute notre vie qu'elle emporte dans le cœur de Dieu. Elle nous permet de retrouver en Lui notre véritable atmosphère et de respirer l'air qui fait vivre notre âme.

Notre conversation est dans le ciel, disait l'Apôtre; c'est à vivre avec le ciel, à le fréquenter dans un perpétuel recours, à y habiter par la pensée que nous retrouverons le vrai milieu de notre âme. L'intimité avec Dieu se noue, notre âme se lie à Lui, notre contemplation se l'approprie et elle finit par en faire notre subsistance.

Et cela, c'est le sommet de toute chose. Dieu entre en nous par l'esprit, il nous actionne par la charité, notre vie n'est plus qu'une fusion permanente en Lui, ou, mieux encore, une invasion de cet absolu en nous et qui, par nous, fait son œuvre.

Et voyez comme nos idées se rejoignent et comme le remède est proche des sources du mal !

Si nous vivons aujourd'hui une époque si pauvre en caractères, si dépourvue de beauté et de grandeur, si

l'indifférence nous désaxe et gaspille nos dernières richesses d'enfants privilégiés, n'est-ce point parce que nous avons oublié tout cela, parce que nous méprisons ce qui pourrait nous sauver.

Pour nous guérir il faut revenir à la vérité, remettre notre vie sous son influence et nous faire à nouveau ses serviteurs.

L'enfant éduqué dans une famille chrétienne fait tout naturellement l'apprentissage de cette vie-là. C'est même avec la grâce de Dieu le seul espoir de salut qui nous reste. Son milieu l'y prépare. Là, il s'entraîne à l'obéissance, au service de ce qui le dépasse. Le devoir s'impose à lui et ce n'est point de la verge qu'il tient son efficacité. Il s'impose par lui-même, par l'absolu qu'il exprime. L'enfant déjà le comprend, selon les lumières de son âge. La vie est faite de respect, de soumission, de don de soi. Il respecte son Dieu et son âme et il se donne au Christ.

Que ceux-là qui eurent cette joie de naître dans un foyer chrétien se rappellent leurs premiers pas et le cœur pur de la jeunesse ! Ils y retrouveront le courage réclamé par la vie, et comme à 20 ans ils se sentiront, appuyés sur Dieu, assez de force pour se donner toujours à la vérité qu'ils aiment.

Que ceux-là qui n'eurent point dès leur jeunesse la grâce d'un tel milieu, instaurent à leurs frais une nouvelle vie. Une vie de lutte contre ce que leur honnêteté réprouve, une vie purifiée de ce qui les alourdit et rend impossible l'enthousiasme, une vie défiante de soi, puisque nous ne pouvons rien par nous-mêmes, mais désireuse de la grâce qui nous permet tout.

Dieu est sur nos têtes ouvrant ses bras pour nous accueillir. Il est, si nous le voulons, dans nos cœurs pour

les soulever, et voici le Christ qui marche devant nous portant notre croix et qui s'offre à nous entraîner vers Lui.

P. Ignace DRAIME, O.P.

Bruxelles.

★

LE SENS DES FAITS

Une visite de M. Gilson

M. Gilson s'est présenté de nouveau devant les Canadiens-français de la ville d'Ottawa. Il a été goûté, choyé, applaudi comme à sa première visite. Il avait déjà bien des droits à notre confiance. Auteur de plusieurs ouvrages où il explore tous les domaines de la pensée philosophique, à partir des modernes jusqu'à Descartes, du moyen-âge avec S. Bonaventure et S. Thomas jusqu'à S. Augustin et la philosophie grecque, nous attendions de cet homme les réflexions profondes de ceux qui ont beaucoup médité et qu'il nous a communiquées en fait, sans nous décevoir.

D'ailleurs, la confiance de l'Université d'Harvard en M. Gilson, le beau geste des Pères Basiliens de Toronto, lui confiant leur million pour la fondation d'une Ecole Philosophique, et les invitations réitérées de la part de plusieurs grandes Universités d'Amérique, témoignent que sa valeur intellectuelle est universellement reconnue.

Aussi, l'éminent professeur ne s'est pas montré inférieur à sa réputation devant son auditoire d'Ottawa à l'Université, et à la Salle Saint-Jean-Baptiste des Pères Dominicains. En trois Conférences il nous a exposé les

idées fondamentales de la doctrine thomiste sur l'intelligence, l'être, et la vie sous son aspect moral.

Dès le début de ses savants cours M. Gilson nous annonce qu'il n'a pas eu, comme S. Thomas, d'Albert le Grand pour répondre à l'angoissant "Quid sit Deus" de son adolescence intellectuelle. Quelques-uns de ceux dont il réclamait la vérité, lui répondirent par des formules savantes mais vides de sens pour lui, à moitié vides pour ceux-là mêmes dont il était victime du pédantisme aveugle.

M. Gilson résolut de voir par lui-même. Pendant une dizaine d'années de labeur constant et de réflexion patiente, il a écouté la voix de ceux qui dans le passé ont eu part au banquet de la Sagesse. Et maintenant, dit-il, "je veux avoir pitié en vous," ce qui voulait dire: je ne veux rien affirmer que je comprenne et que je ne vous rende intelligible; je ne veux pas passer pour savant, je veux l'être; je ne veux pas me payer de mots; je veux vous instruire; je veux pour ainsi dire vous faire toucher du doigt les réalités transcendantes à la base de toute vraie philosophie, la réponse aux troublants "pourquoi", qui assaillent à chaque instant l'âme de tout homme.

Et M. Gilson commence à nous poser le problème ardu de nos connaissances. Il faut, dit-il, voir la "difficulté avant la solution". Il procède par cette voie du doute scientifique, de tout philosophe sérieux. M. Gilson s'étonne d'abord en vrai penseur parce qu'il est de ces esprits privilégiés, que nous présente Lamartine, dont la raison plus libre des sens, voit des choses que le commun des hommes ne soupçonne même pas.

Il se demande le pourquoi des choses et de leur intelligibilité. Comment sommes-nous illuminés par l'être? Comment avons-nous le pouvoir de nous représenter l'univers, de devenir un monde, "omnia fieri"? Il pose donc

le principe aristotélicien de la matière par laquelle un être est "tel" et de la forme qui le fait participer à l'universel de son espèce. Par cette forme il revêt pour ainsi dire, un caractère d'universalité qui nous fournira le concept abstrait de cet être.

Du côté de l'intelligence humaine, M. Gilson nous représente l'homme en possession du pouvoir mystérieux d'abstraire l'immatériel de l'individuel, l'universel du particulier. Il nous le montre, c'est-à-dire que par une suite d'analogies à fondement réel, par un miroitement d'exemples et de faits psychologiques tout clairs, en pédagogue incomparable, il nous fait pour ainsi dire prendre conscience du profond réalisme des faits intellectuels qu'il nous présente. C'est là l'indéfinissable mérite de M. Gilson et la cause profonde du succès extraordinaire de son enseignement.

Il y a de l'universel dans les choses. Nous avons une faculté qui abstrait l'universel, qui devient l'être. Nous avons le pouvoir de comprendre. Voilà le fait. De plus, ainsi que dans l'ordre biologique un être d'une espèce engendre un être d'espèce identique, ainsi, dans l'ordre intellectuel, l'âme devient l'être universel, qu'elle abstrait des choses. Et les connaissances sont infaillibles quand les opérations se font normalement: autre fait expérimentalement constaté par l'éminent professeur. Ainsi, par le faisceau des découvertes communes, il réussit à nous convaincre, sans avoir l'air de le tenter. Il nous explique finalement avec une admirable précision le pourquoi de l'intellect agent et de l'intellect possible, tour à tour acte et puissance dans l'intelligence comme en tout être; action de l'âme, base de progrès et de liberté; passivité de l'âme, dans l'attente de l'être. Rien ne fait défaut dans cette savante explication, M. Gilson nous avait pro-

mis de nous faire voir les réalités psychologiques expérimentales à la base du système thomiste et d'en manifester le véritable réalisme. Il paraît bien qu'il l'a fait en maître dans l'état actuel des connaissances de psychologie expérimentale ou d'introspection, les philosophes les plus autorisés de nos jours s'étant refusés eux-mêmes à donner des conclusions définitives sur les précisions ultimes du devenir intentionnel de nos connaissances en relation avec l'immatérialité de l'être, qu'on discutait déjà sans pouvoir s'entendre au moyen-âge.

Il a expliqué synthétiquement la théorie de notre connaissance. Il ne l'a pas critiquée. M. Gilson n'a pas voulu faire l'analyse et la genèse de nos appréhensions, de nos jugements directs, de nos jugements réfléchis, en un mot de ce qui forme notre savoir. S'il a souri en rencontrant les néo-scolastiques, il n'a pas prétendu sous-estimer l'admirable effort de l'Ecole de Louvain pour synthétiser les sciences modernes, les sciences expérimentales, et les unifier enfin à l'aide des principes d'Aristote et de S. Thomas, non plus que réfuter à jamais toute doctrine à tendance subjectiviste. Pour cela il n'eut pas suffi d'une distinction, il eut fallu des volumes et des années d'enseignement. Ce n'était pas la peine de se donner tant de mal. M. Gilson le savait : si le Canadien ne porte pas au front l'auréole de ceux qui ont souffert du "mal de la pensée," il est tout de même assez en contact avec le sens commun, comme les bonnes gens du moyen-âge, pour croire qu'il n'est pas en général la victime de quelque diablerie ou hallucination d'autre genre, sur le fait de sa connaissance usuelle.

Dans sa deuxième Conférence, M. Gilson nous expose, après l'intellect humain, son objet propre, l'être en tant qu'être, fondement de la métaphysique. Là encore

il sait demeurer à la hauteur de son sujet. M. Gilson ne redescend pas, même quand il se réjouit avec son auditoire de la joie des découvertes communes, ou qu'il se permet de s'amuser en passant, car, en bon Français, il sait rire même en "philosophant."

La grande découverte métaphysique d'Aristote, c'est l'explication du devenir perpétuel de toutes choses. Héraclite en des pages par ailleurs admirables, désespère du savoir humain: "tout passe, rien ne demeure, on ne se baigne pas deux fois dans la même eau." A quoi bon ? Platon, par réaction, fixe la connaissance dans les idées universelles, préparant de loin le subjectivisme de Kant. Aristote découvre le fond permanent en tout être. Sous les phénomènes successifs, il a enseigné la puissance et l'acte, imperfection et perfection pouvant se parfaire dans le temps sans laisser d'espace libre pour le néant et rendant parfaitement compte du devenir de tout être. De là le Conférencier nous conduit graduellement avec sa logique impeccable d'idées, même quand elle paraît plus faible dans les mots, il nous conduit du relatif au moins relatif, de l'imparfait au plus parfait, de l'effet à la cause, selon sa méthode habituelle, jusqu'à la conscience même d'un être absolu, d'un premier moteur, d'une cause non causée, de Dieu. Sans doute M. Gilson n'a pas répété toutes les preuves traditionnelles. Mais pour qui voulait entendre, il n'a rien omis de nécessaire. Et d'ailleurs, il nous avait promis de ne pas nous assommer d'érudition savante, mais de nous instruire. De plus si M. Gilson aime la philosophie, il déteste le métier de "raisonneur", aussi bien que Descartes flétrissait le "métier de faire des livres", selon sa propre expression. S'il porte, il est vrai, le titre "d'historien de la philosophie, devant l'opinion, il est cependant beaucoup plus qu'un

“compilateur de textes” de philosophie. Quand on peut devenir tour à tour Aristote, Platon, Héraclite, S. Augustin, S. Bonaventure, et S. Thomas, si éminemment qu’on en fait participer ceux qu’on instruit, on n’est pas simplement un historien des idées philosophiques, on est un philosophe, un penseur qui met sa pensée au service de l’histoire de la philosophie. Il faut rendre cette justice à M. Gilson. Sa supériorité reconnue nous permet de le lui répéter sans péril.

De Dieu M. le Conférencier nous fait redescendre à l’être. Encore ici, il est visiblement préoccupé d’écarter avec soin toute terminologie technique qui ne serait pas préalablement expliquée. Au sujet de la création, sa preuve porte, par une analogie de proportionnalité avec les créations humaines. Et au moment où nous croyons en avoir véritablement saisi le secret, M. Gilson nous apprend avec S. Thomas que s’il y a proportionnalité, il y aussi distance infinie, de sorte que, selon une expression familière à S. Denis, nous savons plus sûrement ce qu’elle n’est pas que ce qu’elle est. Cependant le peu de lumière que nous pouvons tirer des choses nous est une compensation pour le reste qui nous échappe.

Après la Création, le Gouvernement des êtres. C’est tout logique. Le Conférencier nous enseigne avec S. Thomas comment tout être est mû efficacement, sans perte pour la liberté propre — la cause première imprimant aux causes secondes un mouvement convenable et proportionné à leur nature. A ce moment, M. Gilson laisse la parole à S. Thomas. Il s’efface devant lui. Un frisson d’émotion contenue traverse l’auditoire, aux premiers mots de cette lecture prenante. Par-delà la voix devenue grave et émue du Conférencier, plus haut que l’immortelle pensée qui s’écoule devant nous, solennelle

et majestueuse comme un fleuve, le moyen-âge nous apparaît vraiment, avec, à son centre, l'âme du grand S. Thomas, rayonnante comme un phare, ou mieux comme un soleil, sur ce siècle et les sept siècles qui ont suivi jusqu'à nous.

Et M. Gilson rattache habilement au problème de la liberté celui de la moralité de nos actes. Il nous exposera le "devoir être par l'être," et "il fera sortir ce qui doit être de ce qui est". Il veut rechercher les lois auxquelles les actions humaines obéissent. La loi il la découvre dans l'ordre de la finalité humaine. Dans la perfection de l'homme, parvenu au summum de rationabilité. Le devoir consiste à réaliser dans l'agir l'être lui-même, la définition même de l'homme, "animal rationale". Cette perfection est la fin de l'être moral et la mesure de la moralité de ses actes, comme d'ailleurs la perfection dans l'ordre de la grâce est la fin qui mesure la moralité et le mérite de nos actes surnaturels. M. Gilson aurait sans doute pu ajouter que la finalité se trouvait ainsi la mesure de l'être moral de nos actes; cette perfection de l'homme ne pouvant se parfaire ici-bas, doit se résoudre finalement en Dieu, fin ultime, raison dernière de toute morale déiste. M. le Conférencier ne l'a pas dit explicitement, l'idée de ses Conférences portant plutôt sur le profond réalisme des idées fondamentales de la doctrine de S. Thomas.

M. le Conférencier tire le reste de son cours de ces définitions clairement posées. Il nous fait comprendre la moralité du sujet, par les différents actes du processus d'un acte volontaire. De là il nous conduit à l'homme social et nous définit "le juste" de la loi à la mesure de sa rationnabilité, par conséquent dans la mesure où davantage elle se rapproche des lois naturelles et éternelles.

De même pour les coutumes, "résultante d'une longue série d'actes raisonnables"; et les sanctions, secours imparfait pour aider l'homme imparfait à réaliser totalement le type parfait de son espèce. La perfection de l'espèce est analogique à la perfection due au type idéal des espèces inférieures. M. Gilson a exposé, au sujet de cette partie morale, des aspects originaux mais qui cadrent toujours avec les principes thomistes dont il s'inspire. On ne reproche pas à un homme de demeurer lui-même quand véritablement il est un homme, par conséquent en accord avec les principes universels.

Voilà trop brièvement condensée une vue d'ensemble des idées exposées par M. Gilson. L'impression la plus saillante de son procédé d'exposition c'est assurément la clarté de son verbe français et harmonieux. C'est si clair que certains se demandent parfois si c'est bien cela la métaphysique. Mais la métaphysique n'est ce pas la vérité et la plus haute participation de la Sagesse après la Théologie ? Or la vérité qui est synonyme de lumière ne doit-elle pas avoir pour premier attribut la clarté, quand elle se reflète dans l'âme de l'homme ou qu'elle apparaît sur ses lèvres ? En ce sens exclut-elle la profondeur ? Le soleil avec sa masse de feu n'est-il pas assez profond pour notre œil débile ?

En plus de ses Conférences, M. Gilson a bien voulu nous donner dans l'intimité quelques explications sur son œuvre de Toronto. Cette heureuse occasion nous a fait connaître l'homme d'une idée, l'homme de vouloir et d'action. M. Gilson a vu la vérité du moyen-âge. Il a vu la hauteur de cette civilisation. Il a souffert qu'on la calomniât et que sa philosophie, à cause du commerce honteux qu'en ont fait les "ergoteurs" semblables aux trafiquants des saintes reliques, fût officiellement en France

qualifiée de rêverie creuse sans aucun fondement dans l'être. Il résolut alors de ressusciter cette civilisation héritière de la Grèce. Le préjugé français presque invincible l'a sans doute pour une part conduit en Amérique. Il a compris l'Américain et il a été bien accueilli. Il a été bien accueilli parce qu'il a su respecter l'Américain. Il n'a dit à personne: "Vous êtes dans l'erreur. Moi je vais vous annoncer la vérité." Il a dit simplement: "Ecoutez-moi. Ecoutez Aristote, écoutez S. Thomas, écoutez la philosophie, écoutez la vérité et jugez vous-mêmes. La vérité est assez puissante pour vous convaincre. Jugez vous-mêmes." Voilà le secret de M. Gilson. En cela il est homme et nous traite en hommes, mettant supérieurement en pratique les lois anciennes de l'art de persuader formulées par Pascal. Nous aimons M. Gilson parce qu'il nous respecte. Nous l'estimons parce qu'il nous expose franchement la vérité. Nous l'admirons parce qu'il la dit en philosophe et entriste. Quand on a provoqué, non pas chez un seul homme, non pas dans une seule communauté, mais dans l'élite intellectuelle de tout un pays, ces trois sentiments bien humains de l'amour, de l'estime et de l'admiration, et qui ne s'achètent pas, on peut être fier et croire légitimement en la valeur de la cause que l'on défend.

P. Thomas-Marie Lamarche, O.P.

Les Fêtes de Notre-Dame de Grâce

Les Fêtes célébrées à Notre-Dame de Grâce, Montréal, les 13, 14, 15 octobre, avaient un triple but. Elles devaient marquer le 75^e anniversaire de fondation de la paroisse, la restauration intérieure de l'église en même temps que l'érection d'un campanile, et enfin la première réception officielle de Son Eminence le cardinal Rouleau.

archevêque de Québec. Autant de motifs dignes de susciter l'intérêt et le zèle des paroissiens. Aussi rien ne manqua de ce qui pouvait vivifier le programme et rendre attrayantes et solennelles nos diverses convocations : ni l'empressement de la foule, ni le décor artistique, ni la partie musicale, ni surtout la partie oratoire.

Il suffirait sans nul doute, pour rendre tout le sens et les divers aspects de cette célébration jubilaire, de reproduire ici le texte des discours prononcés, comme il nous est donné de le faire pour celui de M. l'abbé Maurault. Il fallait à leur audition s'instruire comme malgré soi. Et les nouveaux paroissiens, dont les noms viennent grossir chaque année les cahiers de la visite, eurent là une magnifique occasion d'apprendre le passé de Notre-Dame de Grâce, ou de *Toutes-Grâces*, selon l'ancien vocable en si riche harmonie avec les préoccupations théologiques de l'heure.

Déjà une intéressante brochure, écrite en collaboration par MM. les abbés Maurault et Lafleur et le R. P. Labonté, avait retracé d'une juste manière la triple phase : sulpicienne, séculière et dominicaine, de notre histoire locale. Dès le samedi soir, Son Eminence le cardinal Rouleau, en réponse aux chaudes paroles de bienvenue du R. P. Perras, curé actuel, faisait revivre les œuvres surgies au cours des 75 dernières années et tout le bien opéré par une étroite union entre pasteurs et fidèles. Le caractère familial de cette rencontre avec nos paroissiens permit à l'entraîné orateur de se libérer d'un texte plus ou moins gênant. C'est une parole toute spontanée, remplie des meilleures leçons de piété et de zèle, qui s'échappait de son cœur pour atteindre celui de la foule entassée à chaque endroit libre de l'église. Ajoutons que le port de la "cappa magna" rouge (dont l'usage

fut concédé à Son Eminence pour les grandes occasions) n'était pas de nature à en diminuer l'effet.

Le lendemain, à la messe célébrée en présence du Cardinal par le R. P. Brosseau, ancien curé, nous écoutons ravis la docte et pieuse allocution du représentant de St-Sulpice. Le jeune curé de Notre-Dame a adopté un genre oratoire exactement conforme à son talent. Une érudition puisée aux sources lui permet de situer dans son vrai cadre l'événement ou le personnage à l'étude. D'une série de faits choisis et groupés avec art, et qui sont déjà un enseignement, il s'élève sans tarder à quelque considération morale ou de piété. Et s'il descend de chaire un peu plus tôt qu'on ne s'y attendait, c'est après avoir exprimé tout l'essentiel du sujet. Méthode excellente, appliquée ce jour-là avec un particulier bonheur.

A trois heures de l'après-midi, Son Eminence bénit les vitraux et les fresques de l'église, le campanile et les salles sous-jacentes. Un "enfant de la paroisse", M. l'abbé Paul Lafleur, professeur à St-Sulpice, prononce un discours où l'élégance ne nuit pas à l'onction. Il souligne le rôle de la T. S. Vierge dans l'art et la place qu'Elle tient dans l'ensemble de la décoration du temple où les Mystères du Rosaire alternent avec plusieurs scènes de la vie de S. Dominique. C'est la première fois qu'il monte dans cette chaire; sur mainte figure se lit une légitime anxiété; mais la voix est nette et le débit intéressant: peu à peu les fronts se relèvent et les traits, demeurés graves, se détendent sous le simple effet du sourire intérieur.

Puis le soir, dans une salle de l'Ecole des Frères, on banquette ferme. La Maison Dupuis a voulu faire de l'annonce, tant mieux pour elle et les convives ! Une

gaîté confiante se propage de table en table. On commente l'événement de la veille et ceux de la journée, sans oublier les perspectives de demain. N'est-il pas question d'un projet dont la réussite affecterait bientôt à des fins scolaires les vastes terrains situés à côté du couvent et de l'église ? Mais la clochette sonne, il y a bien cinq ou six discours au menu, sans compter les "remarques". *"Pourvu qu'ils tiennent ! — Qui ? —* Les auditeurs, parbleu !"*"* Cependant l'éloquence va se produire émue et brève à la fois, et de gracieux intermèdes seront fournis par nos solistes officiels. Le Père Curé aura des mots flatteurs pour tous les participants. Les orateurs inscrits : les RR. PP. Langlais et Perras, O.P., le R. F. Edmond, ancien Directeur, MM. W. H. Biggar, échevin du quartier, Charles Duquette, ex-maire et ancien marguillier, J. P. Tremblay, Léon Décarie et Philias Paré, marguilliers du banc, sauront comme leurs devanciers nous instruire et nous édifier, parfois nous égayer. Et la soirée aura passé comme les précédentes heures : dans l'union, la concorde et une certaine ivresse d'âme qui n'est peut-être rien d'autre que l'esprit paroissial avivé par le succès.

La matinée du lendemain fut consacrée au Souvenir par une messe solennelle offerte pour les fondateurs et les anciens et un sermon réservé au R. P. Bourque. Un terme curial de dix ans pendant lequel il sut prodiguer son dévouement et ses ressources, en voilà plus qu'il ne faut pour garantir au distingué religieux l'affection reconnaissante de notre population. Lui de son côté les a si bien connues, ces "âmes paroissiales" dont il va nous entretenir d'un verbe abondant et chaleureux, que leur mémoire pieusement évoquée sera tour à tour une offrande pour les morts et une leçon pour les vivants.

Et voilà le triduum accompli ! Le soleil, cet aristocrate invité de toutes les fêtes, nous gratifia de sa présence sans la moindre parcimonie. Une organisation des plus actives qu'il eût fallu suivre de près pour en compter les sollicitudes et les exigences, assura surtout le succès des célébrations. Il convient d'en féliciter les RR. PP. Curé et Vicaires, comme eux-mêmes tiennent à remercier les autorités de l'Ordre et l'élite paroissial qui leur ont si généreusement porté secours en cette circonstance.

M.-A. L.

Dans l'Ordre

Jérusalem.—Voici le programme des Cours qui seront professés pendant l'année scolaire 1928-1929, à l'Ecole Biblique et Archéologique française, établie au couvent des Dominicains de Saint-Etienne à Jérusalem:

Introduction spéciale au Nouveau Testament: R. P. Tonneau; Introduction historique au Nouveau Testament: R. P. Savignac; Exégèse du Nouveau Testament, Les Actes des Apôtres: R. P. Tonneau; Introduction générale à l'Ancien Testament, Textes et versions: R. P. Carrière; Exégèse de l'Ancien Testament, Les livres des Rois: R. P. Dhorme; Explication philologique de l'Ancien Testament, Les Psaumes: R. P. Carrière; Géographie de la Palestine: R. P. Abel; Archéologie Biblique: I. Généralités: R. P. Barrois; II. Les nouvelles fouilles de Palestine: R. P. Vincent; Topographie de Jérusalem, Ancien Testament: R. P. Abel; Coutumes des Arabes: R. P. Jaussen; Langue hébraïque: R. P. Barrois; Langue grecque du Nouveau Testament: R. P. Tonneau; Langue assyrienne: RR. PP. Dhorme et Barrois; Langue araméenne: R. P. Savignac; Langue syriaque: R. P. Marmardji; Langue arabe: R. P. Marmardji; Langue copte: R. P. Abel.

Une promenade archéologique a lieu le mardi soir de chaque semaine; une excursion de la journée entière une fois par mois. En outre, des voyages sont prévus dans le Négeb et le désert de Cadès; dans la plaine de Saron; dans la Haute-Galilée et la Syrie.

Le prix de la pension est fixé à 10 livres sterling par mois.

Rome.—Par une lettre publiée dans les "Analecta", le Révérendissime Père Général proclame saint Louis Bertrand Patron spécial de tous les noviciats de la famille dominicaine.

— Les "Analecta" publient la liste des paroisses confiées à nos Pères à travers le monde. On en compte 147.

France.—"L'Illustration" a consacré, dans un de ses derniers numéros, un long article à la Mission de nos Sœurs dominicaines d'Etrépagny parmi les lépreux de Trinidad (Antilles anglaises). Il est de M. Henri de Noussanne et il a pour titre: *Un paradis infernal*. Nous engageons vivement nos lecteurs à le lire, car il est un magnifique hommage rendu à nos religieuses. Peu de temps après, présidant le banquet de la Ligue des droits des religieux anciens combattants, M. Louis Marin, ministre des pensions, citait l'article de M. de Noussanne comme illustration de l'admirable dévouement des Congrégations missionnaires.

Norvège.— Le T. R. P. Gillet, Provincial de Paris, a visité récemment la fondation française d'Oslo. Il a béni à cette occasion les fresques de la chapelle dues au pinceau du R. F. Couturier, O.P., ancien élève de Maurice Denis et actuellement étudiant au Couvent du Saulchoir, en Belgique.

Canada.—Le R. P. Perras a donné le 15 novembre, sous les auspices du Cercle Notre-Dame de Grâce des

Voyageurs Catholiques, une conférence ayant pour titre: *La Royauté et l'Eglise créatrices de beauté*. Il a été présenté par M. Wilfrid Girouard, président du Cercle, et remercié par M. l'abbé Maurault, curé de Notre-Dame, président d'honneur de la soirée. La partie musicale était aux soins de mademoiselle Camille Bernard.

— La Commission des Ecoles Catholiques de Montréal, par un vote unanime de ses représentants, a résolu de se porter acquéreur de la plus grande partie des lots situés entre le Couvent des Dominicains de Notre-Dame de Grâce et la rue Girouard, ancienne possession des Messieurs de Saint-Sulpice. L'objectif est la construction prochaine de deux grandes écoles avec salle publique et résidences pour Frères et Sœurs. La Commission a voté la somme de cent mille dollars pour l'achat des terrains, la balance d'environ vingt mille dollars devant être fournie par les paroissiens, sur garantie légale du Conseil de Fabrique. De son côté la Ville de Montréal cède à la Commission la rue qu'elle venait d'ouvrir parallèlement à l'avenue Notre-Dame de Grâce. A l'inauguration des nouveaux édifices, soit en septembre 1930, l'Ecole du Sacré-Cœur serait cédée à la population irlandaise de la localité.

— M. Normand Robert, du Collège d'Edmonton, a pris l'habit le 13 novembre, sous le nom de Fr. Marie-Arthur.

— Bon nombre d'abonnés trouveront leur facture d'abonnement incluse dans la présente livraison: r. s. v. p.

Fra Domenico

Activités des Cercles

Voici, en tenant compte de l'ordre chronologique de fondation des cercles, le résumé des activités de la Société d'Etudes religieuses fondée récemment à Ottawa.

Le cercle St-Thomas d'Aquin pour hommes a eu, le 22 octobre, sa deuxième réunion. Cinquante-six membres étaient présents. Le R. P. P.-M. Gaudrault, O.P., a traité "des notions hétérodoxes du dogme."

Le cercle des instituteurs et des journalistes, dirigé par le R. P. Caron, O.M.I., professeur au scolasticat des Oblats d'Ottawa, a déjà tenu quelques réunions. Ce Cercle a été fondé, le 17 octobre, par le R. P. J.-M. Rodrigue Villeneuve, O.M.I., supérieur du même scolasticat; il aura nom *Cercle Tabaret*. Les vingt à trente membres dont il se compose se réuniront, deux fois le mois, dans une des salles de l'Ecole de Pédagogie de l'Université d'Ottawa. Le R. P. Arthur Caron, O.M.I., professeur de théologie dogmatique, exposera un thème doctrinal qui sera ensuite soumis à la discussion. C'est à dessein qu'on a voulu un nombre restreint d'auditeurs, afin que tous aient l'occasion de proposer leurs doutes, leurs difficultés et de solliciter les éclaircissements nécessaires. — Professeurs à l'Université ou dans les autres institutions d'enseignement secondaire de la Capitale, inspecteurs et directeurs d'écoles primaires, rédacteurs au journal "Le Droit", amis de l'éducation ou du journalisme, tous les membres du cercle Tabaret manifestent un vif intérêt pour les sciences religieuses, comme on a pu le voir au cours des quelques séances qui ont eu lieu jusqu'ici. — Le programme de cette année pourrait s'intituler: "L'Eglise et sa constitution: solution aux objections protestantes et libérales."

Le cercle Albert-le-Grand pour institutrices a eu sa réunion d'ouverture le 17 octobre, et sa deuxième séance le 7 novembre. Au premier cours, l'on a étudié "la nature de l'apologétique"; le deuxième a répondu à la question suivante: "Dieu peut-il manifester aux hommes des vé-

rités qui dépassent les forces natives de l'intelligence humaine ?" Ces deux cours ont été faits par le R. P. M. Raphaël Turgeon, O.P., directeur du cercle.

Le cercle Sainte-Thérèse, pour dames et demoiselles, a été inauguré le 5 novembre. Plus de cent auditrices étaient présentes. Le R. P. P.-M. Gaudrault, O.P., a commencé une série de cours sur le dogme catholique. La première leçon a rappelé la notion catholique du dogme.

Le 8 novembre, S. G. Mgr Forbes, archevêque d'Ottawa, a présidé l'inauguration solennelle du cercle N.-D. de Lourdes, à Eastview. Cent-neuf dames et demoiselles étaient présentes. Le directeur du cercle, le R. P. Limpens, S.M.M., a traité le sujet suivant: "Nécessité d'une religion et d'une révélation surnaturelle."

A une récente réunion du Comité général de la Société, le R. P. U. Robert, O.M.I., recteur de l'Université d'Ottawa, a été nommé vice-président général. — Il a été décidé de tenir, au printemps de 1929, une *Journée d'Etudes*.
P. Aug Leduc, O.P., *Secrétaire*.

— Le 11 novembre, à l'occasion du dixième anniversaire de l'armistice, le R. P. M.-R. Turgeon, O.P., a prononcé une allocution dans l'église Saint-Jean-Baptiste.

— Le treize novembre, à l'occasion de la fête du Patronage de saint Thomas d'Aquin, avait lieu, dans la salle capitulaire de notre couvent d'Etudes, la bénédiction solennelle d'une statue en marbre de saint Thomas, offerte au Collège par le R. P. J.-D. Mauger, O.P. La bénédiction a été faite par le T. R. P. Roy, prieur. Une allocution a été prononcée par le R. P. M.-R. Turgeon, maître des étudiants.

— Le douze novembre, M. le professeur Daniel Michenot, du Conservatoire de Strasbourg, a donné à nos Frères étudiants une conférence sur "L'art de dire".

Fra Domenico

L'ESPRIT DES LIVRES

Marie SYLVIA — "Vers le Vrai" — Poésies. Louis Carrier & Cie, Les Editions du Mercure, Montréal.

Dans ce petit volume, Madame Marie Sylvia, membre de la Société des Poètes canadiens-français, termine sa trilogie commencée avec "Vers le Beau" et "Vers le Bien". Courtes poésies du même genre que les précédentes. Car, le Vrai, le Beau, le Bien, — par-tout, mais spécialement en poésie, — ne se différencient guère.

Sous le titre "Ombre et Lumière", elle chante la vie, les jardins, les fleurs; puis, le sourire et les larmes, le recueillement, la confiance, le silence, la résignation, et il est assez difficile de discerner en tout cela ce qui est *ombre* et ce qui est *lumière*. Il y a là un petit poème, intitulé "Charité" qui est d'un rythme ravissant:

.
Dans l'ombre des voûtes gothiques
Elles se glissent deux à deux,
Baissant les yeux,
Comme des formes angéliques
Qu'abritent les replis mouvants
Des manteaux blancs.

Malheureusement, la fin du morceau ne répond pas aux promesses du commencement.

Dans le chapitre "Inspirations et Tableaux", les poésies sont, pour la plupart, plus conformes à leur dénomination. "Fin d'hiver", "Matin de Pâques", "A l'Océan", "En Octobre" font preuve d'un talent d'observation un peu vague, mais juste.

Madame Sylvia a le culte de la prosodie intégrale et, d'ordinaire, son vers est richement cadencé:

J'erre par les sentiers que peuplent mes pensées
Et recueille en mon cœur le charme de ce lieu.
Si loin semblent le monde et les scènes passées,
Que mes pas égarés cherchent les pas de Dieu.

Voilà une belle figure. A vrai dire ses pareilles sont plutôt rares au cours du volume. Le livre plaira sans doute aux âmes pieuses et rêveuses, sans goût pour les grandes passions, les cris du cœur, les frissons de nouveauté. La tonalité générale est de la couleur de la couverture: grise.

J.-M. M.

TABLE DES MATIERES

ANNEE 1928

JANVIER

- R. P. M.-A. Lamarche, O.P., *Lettre du Nouvel An*.
R. P. Ceslas Forest, O.P., *Remerciements à M. Gilson*.
R. P. Gonzalve Proulx, O.P., *Les Pays de Mission*.—II.
R. P. Aug. Leduc, O.P., *Bulletin de Droit canonique*.

LE SENS DES FAITS.—S. E. le cardinal Rouleau, par le R. P. Gaudrault. — Chronique du passé dominicain, par le R. P. Pappillon. — Mort du Frère Thomas, par J.-D. B. — Un livre apprécié par le Pape. — Nouvelles diverses, par Fra Domenico.

L'ESPRIT DES LIVRES.—Jabouley: *Les démons asservis* (A. P.) *Ecclesia* (A. P.) L'Almanach de la Langue française — J. Bruggerette: *L'art de vieillir* — Mère M. du S. Sacrement: *Une retraite sous la conduite de S. Jean de la Croix*.

FEVRIER

- R. P. M.-A. Lamarche, O.P., *Le souvenir de Monsabré*.
R. P. M. Maggiolo, O.P., *La Somme de S. Thomas est-elle un mauvais Manuel?*
R. P. M.-C. Forest, O.P., *Berthelot Philosophe*.
Paul Fontaine, *Dialogue sur l'Epargne*.
Louis Arnould, *La femme collaboratrice du mari*.—I.

LE SENS DES FAITS.—Les Fêtes cardinalices: deux discours de S. E. le cardinal Rouleau. — Le programme à Québec. — Le Pape et les Ordres missionnaires. — Dans l'Ordre: Changements à l'Angelico. — Le centenaire de Monsabré au Havre. — Nouvelles diverses, par Fra Domenico.

L'ESPRIT DES LIVRES.—Mlle Daveluy: *Aux feux de la rampe* (M.-A. L.) O'Rahilly: *Vie du P. William Doyle* (A. P.) Mlle Thirouin: *Couronne de Lys* (A. P.) Pontiers: *Au Gui l'An Neuf* (A. P.) P. Noble: *L'Amitié avec Dieu* (L. B.).

MARS

- R. P. E.-A. Langlais, O.P., *Notre Mission au Japon*.
R. P. Aug. Leduc, O.P., *Bulletin de Droit canonique*.
Louis Arnould, *La Femme collaboratrice du mari*.—II.
R. P. H. Couture, O.P., *L'esprit en chaire*.
R. P. M.-A. Lamarche, O.P., *La pension Leblanc*.

LE SENS DES FAITS.—Les Fêtes cardinalices à Québec. — Un discours de S. E. le Cardinal Rouleau. — Dans l'Ordre, par

Fra Domenico. — Une fête de Jésus Ouvrier, par le R. P. Bertrand. — Saints eucharistiques dominicains, par le R. P. Ferretti.

L'ESPRIT DES LIVRES.—Mlle Rocheleau: *Hors de sa prison* (Arm. B.) Borel: *Anciennes pratiques de dévotion* (A. P.) Delblant: *L'année préparatoire à la Communion solennelle* (A. P.) P. Doncœur: *Roland* (A. P.) Autres publications.

AVRIL

R. P. A. Papillon, O.P., *Trois Paroles du Christ en Croix*.
Mgr L.-A. Pâquet, P.A., *S. Thomas et les besoins de notre Age*.
R. P. Ignace Draime, O.P., *La Mère et les Vocations*.—I.
R. P. Aug. Leduc, O.P., *Bulletin de Droit canonique*.

LE SENS DES FAITS.—Nosseigneurs Forbes et Courchesne. — La Fête de S. Thomas, par Fra Domenico. — Monseigneur Pâquet, par le R. P. Gaudrault. — Nouvelles diverses.

L'ESPRIT DES LIVRES.—Lorne Pierce: *An outline of Canadian Literature* (L. D.) Semaine Sociale du Canada: *L'Autorité* (J.-D. M.) Maurault: *Brièvetés* (Arm. B.) P. Candide de Nant: *Pages glorieuses de l'épopée canadienne* (H. C.) Autres publications.

MAI

R. P. M.-A. Lamarche, O.P., *Surtout ne manquez pas Lourdes*.
R. P. Paul-V. Charland, O.P., *L'Art chez les Dominicains*.—I.
R. P. J.-M.-R. Villeneuve, O.M.I., *S. Thomas Mystique Docteur*.
R. P. Ignace Draime, O.P., *La Mère et les Vocations*.—II.
R. P. Louis-M. Sylvain, O.P., *Chronique de Droit canonique*.

LE SENS DES FAITS.—Un grand procès religieux, par le R. P. Lutz. — Consécration d'évêque. — Hommages aux PP. Abel, Sertillanges, Rutten et Butler. — Le centenaire de Monsabré à Blois. — Nouvelles diverses, par Fra Domenico.

L'ESPRIT DES LIVRES.—Boumard: *Formation de l'enfant par le catéchisme* (A. M. E. S.) Groulx: *Nos responsabilités intellectuels*. — Vuillermet: *Vers la Perfection conjugale*. — Martrin-Donos: *Nouveau Mois de Marie*. — Marion: *Pierre Boucher* (M.-C. D.) Accusés de réception.

JUIN

R. P. Ceslas-M. Forest, O.P., *Pourquoi tant de chaînes*.
R. P. Ignace Draime, O.P., *L'indifférence des croyants*.—I.
R. P. Paul-V. Charland, O.P., *L'Art chez les Dominicains*.—II.
R. P. Louis Lachance, O.P., *La Lumière*.
R. P. Aug. Leduc, O.P., *Bulletin de Droit canonique*.

LE SENS DES FAITS.—Dans l'Ordre: Ste Catherine de Sienne au Pincio. — Une Ordination sacerdotale. — S. E. Mgr Cassulo à St-Hyacinthe. — Retraites fermées. — Une conférence du T. R. P. Duprat. — Nouvelles diverses, par Fra Domenico.

L'ESPRIT DES LIVRES.—Gerest: *La vie chrétienne raisonnée et méditée* (L. B.) Cornely et Merk: *Introduction aux Saintes Ecritures* (A. P.) Moïsette Olier: *L'homme à la physionomie macabre* (A. L.) Accusés de réception.

JUILLET-AOUT

Abbé Arm. Beauregard, *Ces retours à l'Alma Mater*.
R. P. E. L. Van Becelaere, O.P., *La vie dans les Limbes*.
R. P. Augustin Leduc, O.P., *Bulletin de Droit canonique*.
R. P. Ignace Draime, O.P., *L'indifférence des croyants*.—II.
R. P. Paul-V. Charland, O.P., *L'Art chez les Dominicains*.—II.

LE SENS DES FAITS.—Les universités du Japon, 1877-1927. — Le vieux Saint-Sixte. — L'Indulgence de Bologne. — Anniversaires. — Nouvelles diverses, par Fra Domenico.

L'ESPRIT DES LIVRES.—Mazeau: *L'héroïne de Pé-Tang* (A. P.) Duplessy: *Le catéchisme en problèmes* (A. M. E. S.) Dom J. de Puniet: *La liturgie de la Messe* (A. P.) Mgr Roy: *Etudes et croquis* (H. M.) Autres publications.

SEPTEMBRE

R. P. M.-Ceslas Forest, O.P., *La Mode et la Morale*.
Mgr L.-A. Pâquet, P.A., *La philosophie de l'histoire et Bossuet*.
R. P. Ignace Draime, O.P., *L'indifférence des croyants*.—III.
Abbé Joseph-M. Melançon, *Mère Marie-Rose*.—I.

LE SENS DES FAITS.—Le sénateur blanc, par le R. P. Voyer. — Noces de diamant du card. Frürwirth, par le T. R. P. Langlais. — Vêtements et Professions. — Nouvelles diverses, par Fra Domenico.

L'ESPRIT DES LIVRES.—Mgr Prunel: *Pour l'Eglise et la Patrie* (Arm. B.) Guy d'Arvor: *Au Jardin du Cœur* (A. P.) Beauchemin: *Patrie intime* (A. P.) P. Alexis: *Le Canada héroïque et pittoresque* (H. C.) Accusés de réception.

OCTOBRE

R. P. M.-A. Lamarche, O.P., *La paroisse, gardienne de la vie agricole*.
Abbé Joseph-M. Melançon, *Mère Marie-Rose*.—II.
R. P. Ignace Draime, O.P., *L'indifférence des croyants*.—IV.
R. P. Aug. Leduc, O.P., *Bulletin de Droit canonique*.

LE SENS DES FAITS.—L'action catholique en Italie: l'œuvre du cardinal Ferrari, par le R. P. Omez. — Prix et décorations. — Nouvelles diverses, par Fra Domenico.



L'ESPRIT DES LIVRES.—Marguerite Taschereau: *Les pierres de mon champ* (M.-A. L.) Louvigny de Montigny: *Le bouquet de Métusine* (M.-C. F.).

NOVEMBRE

R. P. M.-Ceslas Forest, O.P., *Les paradis artificiels*.
 R. P. Ignace Draime, O.P., *L'indifférence des croyants*.—V.
 Abbé Joseph-M. Melançon, *Mère Marie-Rose*.—III.
 R. P. Louis Lachance, O.P., "*Ton œil est la lampe de tes corps*."
 R. P. Aug. Leduc, O.P., *Bulletin de Droit canonique*.

LE SENS DES FAITS.—Au Congrès orientaliste d'Oxford, par le R. P. Voyer. — La Société d'Etudes religieuses d'Ottawa, par E. Bilodeau. — Maison dominicaine de retraites fermées. — Nouvelles diverses, par Fra Domenico.

L'ESPRIT DES LIVRES.—R. P. Archambault: *Le devoir professionnel* (M.-A. L.) Jasmin: *En regardant passer la vie* (M.-A. L.) Les Sœurs Grises: *Manuel de Diététique* (M.-A. L.) Tallet: *Au seuil de la maison* (G. L.) Accusé de réception.

DECEMBRE

R. P. M.-A. Lamarche, O.P., "*La Vie Intellectuelle*".
 R. P. Gonzalve Proulx, O.P., *Le protestantisme de l'Asie*.
 Abbé Olivier Maurault, P.S.S., *Le 75^e anniversaire de Toutes-Grâces*.
 Abbé Joseph-M. Melançon, *Mère Marie-Rose*.—IV.
 R. P. Ignace Draime, O.P., *L'indifférence des croyants*.—VI.

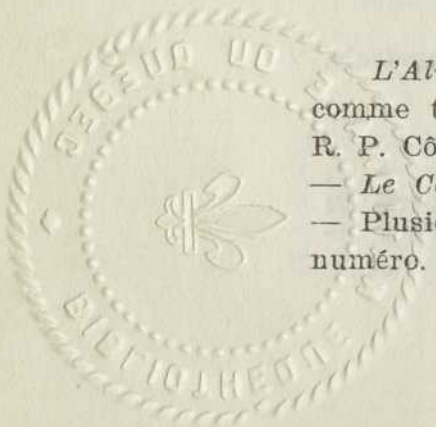
LE SENS DES FAITS.—Une visite de M. Gilson, par le R. P. Th.-M. Lamarche. — Les Fêtes de N.-D. de Grâce, par le R. P. M.-A. Lamarche. — Activités des Cercles, par le R. P. Leduc. — Futures écoles. — Nouvelles diverses, par Fra Domenico.

L'ESPRIT DES LIVRES.—Marie Sylvia: *Vers le Vrai* (J.-M. M.)
 — Table des Matières, année 1928. — Accusé de réception.

— ★ —

ACCUSÉ DE RÉCEPTION

L'Almanach de la Langue Française, 1929, excitateur et varié comme toujours. — *Mes Missions*, calendrier-missionnaire, par le R. P. Côté, S.J. — *Le Calendrier de S. Joseph*, publié à l'Oratoire. — *Le Calendrier du Bon Pasteur*, dédié aux familles chrétiennes. — Plusieurs ouvrages dont le compte-rendu est remis au suivant numéro.



Où va votre argent ?

Dépensez-vous tout ce que vous gagnez ?
Il est toujours possible de faire quelques économies. Economisez-vous autant que vous le pouvez ? Il est presque toujours possible d'économiser davantage.

Ce qui compte, c'est l'épargne régulière. Mettez de côté chaque semaine, chaque quinzaine ou chaque mois, une partie de votre salaire ou de vos revenus.

OUVREZ AUJOURD'HUI UN COMPTE D'EPARGNE

Banque Canadienne Nationale

Capital versé et réserve
\$11,000,000

Actif (au 30 novembre 1927)
\$148,702,000

SUCCURSALE à ST-HYACINTHE

E.-O. DESJARDINS, gérant

O'Reilly & Bélanger, Ltée

CHARBON et COKE

Toutes sortes

GROS et DETAIL

HUILE COMBUSTIBLE

Qualité garantie

Bureau, 53 rue Queen

Téléphones: Queen 860 et 861

O T T A W A

— 1868 —

Téléphone Est 8000

60 ans

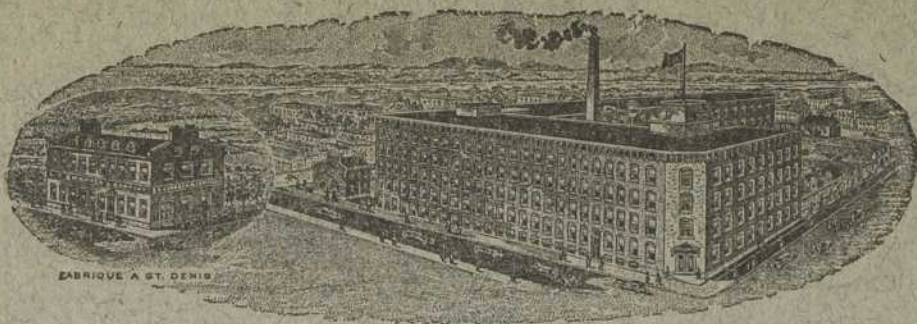
— 1928 —

au service du public

Dupuis Frères

LIMITÉE

Rues Ste-Catherine, St-André, Demontigny et St-Christophe
MONTREAL



L. E. CHARRON & COMPAGNIE

FABRICANTS DE VETEMENTS

Habits, Pardessus, Paletots, Uniformes

Attention spéciale aux commandes reçues des communautés.

RUE CASCADES,

ST-HYACINTHE, P.Q.

Capital Trust Corporation

Limitée

10 Metcalfe, Ottawa, Canada.

Capital Autorisé: \$2,000,000.00

Intérêt payé sur dépôts: 4% et 5%

Spécialité: Prêts aux Institutions Religieuses
CONSULTEZ-NOUS LORSQUE VOUS DESIREZ EMPRUNTER



Imprimée par

ADJ. MENARD, 987, boulevard Saint-Laurent

Tél. Lancaster 1907

MONTREAL